



www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

‘Charmes ou Poèmes de Paul Valéry’

(1922)

repris sous le titre de

‘Charmes’

(1926)

Recueil de vingt-deux poèmes

titrés mais non numérotés, en vers de mètres variés

Bonne lecture !

En écrivant, peu après *“Eupalinos”*, ces poèmes dont certains étaient déjà apparus dans le recueil *“Odes”* (1920), dont l'ensemble a été publié en 1922, Valéry n'en délaissa pas pour autant la question centrale qui, seule, lui importait : à savoir comment la réflexion peut sans cesse gagner du terrain sur l'intuition, comment l'attention peut repérer de plus en plus loin la naissance obscure d'une idée, et comment enfin la connaissance des moyens favorise graduellement la connaissance qu'on peut avoir de ses pouvoirs intérieurs ; en définitive, comment la méthode facilite l'invention. C'est ainsi qu'on peut voir dans la suite des poèmes de *“Charmes”* se développer le long chemin et les étapes du phénomène le plus obscur entre tous, celui de l'inspiration qui va de l'idée première jusqu'à la contemplation du poème terminé et parfait. Par une mise en abyme toute mallarméenne, les poèmes traitaient souvent de la création même du poème, évoquaient la tragédie de l'esprit, car Valéry allait écrire dans *“Discours sur Descartes”* : *«La vie de l'intelligence constitue un univers lyrique incomparable, un drame complet où ne manquent ni l'aventure, ni les passions, ni la douleur, ni la comique, ni rien d'humain»*. L'évocation de la nature, transposée sur le plan de l'esprit, servit de cadre à une rêverie ordonnée sur l'existence.

On peut considérer aussi que tous les motifs de *“La jeune Parque”*, poème qui demeure au centre de l'œuvre de Valéry mais en étincelant d'une lumière intense, réapparurent mais sous une lumière tamisée.

Ce projet a été influencé par Edgar Poe, surtout l'une de ses suggestions : *«J'ai souvent pensé combien serait intéressant un article écrit par un auteur qui voudrait, c'est-à-dire qui pourrait, raconter pas à pas la marche progressive qu'a suivie une quelconque de ses compositions pour arriver au terme du définitif de son accomplissement. Pourquoi un pareil travail n'a-t-il jamais été livré au public?»* (traduction de Baudelaire). On peut ajouter à cela ce dont avait rêvé Mallarmé : *«un livre,*

architectural et prémédité, et non un recueil des inspirations du hasard, fussent-elles merveilleuses». M. Teste est présent aussi dans le projet de "*Charmes*" en ce que s'y découvre l'intention, non seulement de devenir maître de l'inspiration, mais encore de la formuler et de la diriger. Du coup, "*Charmes*", au lieu d'être un recueil dont l'ordre des poèmes est, soit indifférent soit chronologique ; apparaît comme un édifice dont toutes les parties sont dépendantes et correspondantes, un de ces «*monuments qui chantent*» dont parlait Eupalinos.

Les poèmes, d'une versification plus classique que celle de Mallarmé, furent composés «*dans un état de virtuosité aiguë*». Le titre jouait sur les deux sens du latin «*carmina*» : «chants», «poèmes» mais aussi «enchantelements» «sortilèges», «envoûtements». Le recueil mélangeait de manière relativement concertée des pièces de métriques et de longueurs différentes. L'auteur fit alterner pièces majeures et pièces de moindre ampleur, pour ménager au lecteur des contrastes bienvenus entre la brièveté et le développement, la grâce et la rigueur, la légèreté et la gravité. Mais cette composition organique fait aussi de l'ensemble un «poème de poèmes».

"Aurore"

Le poème a pour sujet la lutte de l'âme, du moins d'un principe spirituel, contre un obstacle dont elle s'arrache. Évoque l'amorce matinale de la méditation poétique. L'heptasyllabe confère au poème sa fluidité impaire.

"Au platane"

Dans ces stances, Valéry demandait au monde végétal le symbole de l'être, de la nature, qui échappe non seulement à la prise de l'esprit, mais à la prise poétique. Le poète peut bien l'envelopper de loin dans un réseau de mots et de rythmes qui l'imitent vaguement, il ne saurait approcher de son cœur. La communauté végétale refuse d'épouser cette apparence de corps individuel, qu'à l'imitation de la cuisse du cheval — même du cheval ailé — et d'une chair solide d'athlète, l'imagination du poète fait contracter à son tronc substantiel et dur. Ce fils de la nature se refuse à nos coupes techniques :

*« Non, dit l'Arbre. Il dit : Non ! par l'étincellement
De sa tête superbe,
Que la tempête traite universellement,
Comme elle fait une herbe ! »*

Le poème dépeint les rapports de l'être humain et de la nature, le mystère du végétal à jamais enchaîné au sol et qui ne peut, comme le fait l'être humain, se libérer de la matière par l'effort spirituel.

"Cantiques des colonnes"

*Douces colonnes, aux
Chapeaux garnis de jour,
Ornés de vrais oiseaux
Qui marchent sur le tour,*

*Douces colonnes, ô
L'orchestre de fuseaux !
Chacun immole son
Silence à l'unisson.*

*«Que portez-vous si haut,
Égales radieuses?»*

*- Au désir sans défaut
Nos grâces studieuses !*

*Nous chantons à la fois
Que nous portons les cieux !
Ô seule et sage voix
Qui chantes pour les yeux !*

20

*Vois quels hymnes candides !
Quelle sonorité
Nos éléments limpides
Tirent de la clarté !*

*Si froides et dorées
Nous fûmes de nos lits
Par le ciseau tirées,
Pour devenir ces lys !*

*De nos lits de cristal
Nous fûmes éveillées,
Des griffes de métal
Nous ont appareillées.*

30

*Pour affronter la lune,
La lune et le soleil,
On nous polit chacune
Comme ongle de l'orteil !*

*Servantes sans genoux,
Sourires sans figures,
La belle devant nous
Se sent les jambes pures.*

40

*Pieusement pareilles,
Le nez sous le bandeau
Et nos riches oreilles
Sourdes au blanc fardeau,*

*Un temple sur les yeux
Noirs pour l'éternité,
Nous allons sans les dieux
À la divinité !*

*Nos antiques jeunesses,
Chair mate et belles ombres,
Sont fières des finesses
Qui naissent par les nombres*

50

*Filles des nombres d'or,
Fortes des lois du ciel,
Sur nous tombe et s'endort
Un dieu couleur de miel.*

*Il dort content, le Jour,
Que chaque jour offrons
Sur la table d'amour
Étale sur nos fronts.*

60 *Incorruptibles sœurs,
Mi-brûlantes, mi-fraîches,
Nous prîmes pour danseurs
Brises et feuilles sèches,
Et les siècles par dix,
Et les peuples passés,
C'est un profond jadis,
Jadis jamais assez !*

*Sous nos mêmes amours
Plus lourdes que le monde
Nous traversons les jours
Comme une pierre l'onde !*

70 *Nous marchons dans le temps
Et nos corps éclatants
Ont des pas ineffables
Qui marquent dans les fables.*

Commentaire

Passionné par l'architecture à laquelle il avait consacré le dialogue d'"*Eupalinos*", Paul Valéry voulut montrer ses liens avec la musique, la poésie, les mathématiques et la danse : toutes ces activités, unies par une secrète parenté, reposent sur la science exacte et le travail lucide ; toutes traduisent notre élan vers une divine perfection. Il choisit pour cela de célébrer l'harmonie de la colonne antique dans ce poème qui est formé de dix-huit quatrains d'hexasyllabes aux rimes croisées.

Apologie de la lucidité, du calcul studieux et de la volonté perfectionniste, le "*Cantique des colonnes*" chante la perfection apollinienne de l'art grec.

À la première strophe, le poète, évoquant les «*douces colonnes*», admire d'abord leurs «*chapeaux*» (vers 2) qui sont les chapiteaux, «*garnis de jour*» parce que délicatement sculptés, ajourés et «*ornés de vrais oiseaux*» (vers 3), ce qui est une touche de moquerie à l'égard des élégantes du temps qui se plaisaient à arborer de faux oiseaux sur leurs chapeaux.

Puis, à la deuxième strophe, c'est l'ensemble des «*fuseaux*», des fûts des colonnes, qui apparaît, le mot «*orchestre*» permettant d'établir une correspondance entre architecture et musique. Dans "*Eupalinos*", Valéry avait écrit : «*Je veux entendre le chant des colonnes, et me figurer dans le ciel pur le monument d'une mélodie*».

À la troisième strophe, un dialogue s'ouvre entre le poète et les «*égales radieuses*» (toutes également resplendissantes) qui lui répondent car il est le seul, avec l'architecte, à pouvoir établir des harmonies visuelles. Elles lui affirment porter à la pure beauté (le «*désir sans défaut*») leurs grâces qui sont le résultat du travail de l'artiste.

À la quatrième strophe, il faut comprendre qu'à la fois elles chantent (à l'unisson) et portent les cieus, ce qui est une vision impressionniste. Bel éloge de l'architecte : il chante «*pour les yeux*».

À la cinquième stophe, les hymnes des colonnes sont «*candides*» (vers 17) parce qu'elles sont blanches, Valéry aimant jouer sur le sens étymologique du mot. Il avait déjà souligné la correspondance entre le son et la lumière (vers 18-20) dans "*Eupalinos*" : «*Il préparait à la lumière un instrument incomparable qui la répandît, tout affectée de formes intelligibles et de propriétés presque musicales*».

La sixième strophe rappelle la carrière où, selon le poète, les colonnes existaient déjà, le ciseau du sculpteur s'étant contenté de faire apparaître «ces lys» (mot qui est mal orthographié, Valéry confondant, comme on le fait souvent, le lis, que son calice très allongé rend analogue aux colonnes, et la fleur de Lys, une variété d'iris qu'on trouve abondamment sur les bords de la rivière Lys et qui aurait été choisie comme emblème royal par le roi de France Louis VII quand il s'empara de l'Artois.

La septième strophe ne fait que préciser les manœuvres présentées dans la strophe précédente, la personnification des colonnes étant accentuée. «Appareillées» (vers 28) signifie «façonnées et agencées», le mot suggérant aussi qu'elles sont rendues pareilles (voir le vers 37 : «Pieusement pareilles»).

La huitième strophe poursuit l'humanisation des colonnes, tandis que l'évocation de «la lune» et du «soleil» est rendue plaisante par la répétition aux vers 29 et 30.

La neuvième strophe ne manque pas d'étonner puisque ce sont la rigidité et la sévérité des colonnes qui permettraient à «la belle» de se sentir «les jambes pures» car elles lui offrent l'exemple d'une jambe idéale.

À la dixième strophe, «le bandeau» (vers 38) étant l'assise de pierre reposant horizontalement sur les colonnes comme un «blanc fardeau», le poète s'amuse à un jeu de mots avec le sens ordinaire du mot : le chapiteau, devenu ici la tête de la colonne, a le nez et les yeux («les yeux noirs» des vers 41-42) recouverts par le bandeau, tandis que les volutes ioniques sont comme des oreilles (vers 39).

À la onzième strophe, si les colonnes sont celles d'un temple, il est en fait abandonné par les dieux, et ce sont elles qui, divines par leur beauté, célèbrent «la divinité», le poète indiquant ainsi que l'art, né de la religion, est à notre époque à lui seul une religion.

La douzième strophe affirme l'éternelle jeunesse des colonnes, qu'elles doivent à l'application qu'on a faite, dans leur conception, de «nombres» qui sont les calculs de l'architecte. Ainsi, Eupalinos aux ouvriers «ne leur donnait que des ordres et des nombres... C'est la manière même de Dieu».

L'idée est prolongée dans la douzième strophe, l'harmonie des colonnes étant le résultat des «nombres d'or» (vers 49) car, selon les pythagoriciens, les nombres sont d'essence divine, et le «nombre d'or» définit la proportion la plus harmonieuse. Le toit du temple que supportaient les colonnes ayant disparu, le seul dieu auquel elles sont vouées est le «dieu couleur de miel» : le soleil.

Toutefois, à la quatorzième strophe, il est plutôt appelé «le Jour», qui semble s'endormir tous les soirs sur les colonnes, «content» d'avoir été une offrande présentée par les colonnes sur l'autel («la table d'amour») qu'est le ciel qu'elles semblent soutenir, toujours par le même effet impressionniste.

La quinzième strophe montre les «incorruptibles» colonnes, «mi-brûlantes, mi-fraîches» selon le côté exposé au soleil ou selon l'heure, dansant pourtant mais avec de fragiles danseurs.

La seizième strophe rend la grande étendue du temps qu'elles ont traversé, étendue qui pourtant, pour elles, n'est pas assez grande.

L'idée de l'incorruptibilité revient dans la dix-septième strophe où les colonnes, soumises à l'immutabilité, demeurent aussi indifférentes, aussi inatteignables, que l'est la pierre pour l'eau où elle plonge.

Aussi on comprend que, dans la dix-huitième et dernière strophe, il soit affirmé que ces colonnes immobiles, qui sont pourtant des voyageuses dans le temps, soient l'objet de récits légendaires, auxquels, a dû penser Valéry, devait se joindre son poème.

Et il ne se trompait pas. En mars 1919, il parut pour la première fois dans la revue «Littérature» d'André Breton et il demeure depuis comme un monument dressé au lyrisme de l'ordre universel que perpétue l'harmonie de la colonne antique. Pour évoquer la légèreté aérienne des colonnes, qui, tout le long du cantique, ont été assimilées à des femmes, leur pureté dans l'air limpide, la technique du poète dut faire oublier sa rigueur : dans ce cantique frais et gracieux, tout est harmonie ; tantôt précieuses, tantôt baroques, les images sont autant de trouvailles et la fantaisie souriante de l'artiste s'accorde avec la lumière de la Grèce.

“L’abeille”

Sonnet

*Quelle, et si fine, et si mortelle,
Que soit ta pointe, blonde abeille,
Je n’ai, sur ma tendre corbeille,
Jeté qu’un songe de dentelle.*

*Pique du sein la gourde belle,
Sur qui l’Amour meurt ou sommeille,
Qu’un peu de moi-même vermeille,
Vienne à la chair ronde et rebelle !*

*J’ai grand besoin d’un prompt tourment :
Un mal vif et bien terminé
Vaut mieux qu’un supplice dormant !*

*Soit donc mon sens illuminé
Par cette infime alerte d’or
Sans qui l’Amour meurt ou s’endort !*

Commentaire

C’est une jeune femme qui parle. L’abeille dont elle souhaite la piqûre symbolise le stimulant nécessaire à l’amour et peut-être à l’inspiration poétique, à la pensée, tourment humain par excellence, la pensée qui engendre la pensée. La même allégorie se retrouvera dans “*L’âme et la danse*” ; alors que Socrate vient de parler, Phèdre s’écrie : «*Comme si de ta bouche créatrice, naissaient [...] l’abeille et l’abeille.*»

Au vers 3, la «*tendre corbeille*» est la poitrine. Au vers 4, le «*songe de dentelle*» est un voile léger. Au vers 7, «*un peu de moi-même vermeille*» est un peu de sang. Il faut comprendre le vers 9 ainsi : dès que l’âme sent sa force libre, elle la désire utilisée et dirigée.

“Poésie”

Maintenant, sûre de son essence, l’âme comprend qu’elle est esprit, et, dans sa certitude, jouit trop avidement de son bien. Mais sa démesure est punie. Il est intéressant de constater que Valéry appelle «*Intelligence*» ce qu’on est accoutumé d’appeler «*Muse*» ou «*Inspiration*».

L’heptasyllabe confère au poème sa fluidité impaire.

L’âme ne connaît pas longtemps le jeu gratuit de penser. Sa «*mère Intelligence*» lui réserve des dons plus rares : une à une, dans le silence, elle lui enverra des paroles rythmées comme des «*pas*» :

“Les pas”

*Tes pas, enfants de mon silence,
Saintement, lentement placés,
Vers le lit de ma vigilance
Procèdent muets et glacés.*

*Personne pure, ombre divine,
Qu'ils sont doux, tes pas retenus !
Dieux !... tous les dons que je devine
Viennent à moi sur ces pieds nus !*

*Si, de tes lèvres avancées,
Tu prépares pour l'apaiser,
À l'habitant de mes pensées
La nourriture d'un baiser,*

*Ne hâte pas cet acte tendre,
Douceur d'être et de n'être pas,
Car j'ai vécu de vous attendre,
Et mon cœur n'était que vos pas.*

Commentaire

Dans ces quatre quatrains d'octosyllabes aux rimes croisées et riches, aux images sensuelles, on admire à juste titre les nuances subtiles par lesquelles l'auteur suggère la ferveur de l'attente, le charme complexe des instants qui précèdent le retour de l'être aimé. Les pas sont au départ (vers 1 à 4) une marche ; puis cette «*marche*», anagramme de «*charme*», joue sur le pouvoir de la poésie (vers 5 à 8) ; enfin, le charme renvoie aussi à l'élaboration même de l'oeuvre poétique (vers 9 à 16).

Ces vers offrent aussi, comme en surimpression, un sens allégorique : cette attente serait celle de l'inspiration ; cette douceur serait l'émoi du poète lorsqu'il devine, au fond de son cœur, la lente approche de la Muse.

Ce poème lyrique fut, dès sa parution en 1920 dans la NRF, traduit en allemand par Rilke. Il souleva par la suite l'enthousiasme philosophique d'Alain.

“La ceinture”

Sonnet

Le monde déroule aux yeux du poète sa bande colorée à laquelle la ceinture relie son solitaire esprit. Et, devant la beauté de l'univers à l'heure qui défait les contours, il ne trouve que lui-même :

*«Absent, présent... Je suis bien seul,
Et sombre, ô suave linceul !»*

“La dormeuse”

Sonnet

À Lucien Fabre.

*Quels secrets dans mon cœur brûle ma jeune amie,
Âme par le doux masque aspirant une fleur?
De quels vains aliments sa naïve chaleur
Fait ce rayonnement d'une femme endormie?*

*Souffles, songes, silence, invincible accalmie,
Tu triomphes, ô paix plus puissante qu'un pleur,
Quand de ce plein sommeil l'onde grave et l'ampleur
Conspirent sur le sein d'une telle ennemie.*

*Dormeuse, amas doré d'ombres et d'abandons,
Ton repos redoutable est chargé de tels dons,
Ô biche avec langueur longue auprès d'une grappe,*

*Que malgré l'âme absente, occupée aux enfers,
Ta forme au ventre pur qu'un bras fluide drape,
Veille ; ta forme veille, et mes yeux sont ouverts.*

Commentaire

Un beau corps ensommeillé semblait à Valéry un pur contact avec l'être, avec le courant de la vie profonde, avec la réalité «désintéressée». Il a repris ici le thème de la Dormeuse qui est un des plus splendides et des plus pleins de la poésie française. Il souhaite que la dormeuse demeure dans son absolu, dans cette réalité double, ou dédoublée, du sommeil qui déverse de deux côtés, en deux perfections, le corps et l'âme. Le sommeil et la veille sont les deux côtés de l'être : l'être qui est et l'être qui agit. «*L'âme absente occupée aux enfers*» a cessé d'agir, de s'intéresser, elle n'est plus qu'être. Toute la dormeuse est-elle versée du côté de l'être? Non, quelque chose veille, la forme de son corps, et, si ses yeux sont fermés, des yeux restent ouverts sur cette forme. «*Ta forme veille et mes yeux sont ouverts.*» La forme, superficie, pellicule, coupe sur une profondeur, comme dans "*Le cimetière marin*", partie de l'être qui vit sous la lumière et pour l'action, ici ramenée à son Idée en des yeux de poète. L'âme, qui pourtant a entendu «*les pas*», se laisse distraire par le spectacle extérieur, tandis que, incréée, l'œuvre attend.

L'âme enfin libérée se regarde et s'aime ; son premier spectacle et son premier amour, c'est elle-même, d'où la place ici dans le recueil de :

“Fragments du Narcisse”

Poème de 315 vers

«Cur aliquid vidi?»

I

Que tu brilles enfin, terme pur de ma course !

*Ce soir, comme d'un cerf, la fuite vers la source
Ne cesse qu'il ne tombe au milieu des roseaux,
Ma soif me vient abattre au bord même des eaux.
Mais, pour désaltérer cette amour curieuse,
Je ne troublerai pas l'onde mystérieuse :
Nymphes ! si vous m'aimez, il faut toujours dormir !
La moindre âme dans l'air vous fait toutes frémir ;
Même, dans sa faiblesse, aux ombres échappée,
Si la feuille éperdue effleure la napée,
Elle suffit à rompre un univers dormant...
Votre sommeil importe à mon enchantement,
Il craint jusqu'au frisson d'une plume qui plonge !
Gardez-moi longuement ce visage pour songe
Qu'une absence divine est seule à concevoir !
Sommeil des nymphes, ciel, ne cessez de me voir !*

20 *Rêvez, rêvez de moi !... Sans vous, belles fontaines,
Ma beauté, ma douleur, me seraient incertaines.
Je chercherais en vain ce que j'ai de plus cher,
Sa tendresse confuse étonnerait ma chair,
Et mes tristes regards, ignorants de mes charmes,
À d'autres que moi-même. adresseraient leurs larmes...*

*Vous attendiez, peut-être, un visage sans pleurs,
Vous calmes, vous toujours de feuilles et de fleurs,
Et de l'incorruptible altitude hantées,
Ô Nymphes !... Mais docile aux pentes enchantées
Qui me firent vers vous d'invincibles chemins,
Souffrez ce beau reflet des désordres humains !*

30 *Heureux vos corps fondus, Eaux planes et profondes !
Je suis seul !... Si les Dieux, les échos et les ondes
Et si tant de soupirs permettent qu'on le soit !
Seul !... mais encor celui qui s'approche de soi
Quand il s'approche aux bords que bénit ce feuillage...
Des cimes, l'air déjà cesse le pur pillage ;
La voix des sources change, et me parle du soir ;
Un grand calme m'écoute, où j'écoute l'espoir.
J'entends l'herbe des nuits croître dans l'ombre sainte,
Et la lune perfide élève son miroir
Jusque dans les secrets de la fontaine éteinte...
Jusque dans les secrets que je crains de savoir,
Jusque dans le repli de l'amour de soi-même,
Rien ne peut échapper au silence du soir...
La nuit vient sur ma chair lui souffler que je l'aime.
Sa voix fraîche à mes vœux tremble de consentir ;
À peine, dans la brise, elle semble mentir,
Tant le frémissement de son temple tacite
Conspire au spacieux silence d'un tel site.*

50 *Ô douceur de survivre à la force du jour,
Quand elle se retire enfin rose d'amour,
Encore un peu brûlante, et lasse, mais comblée,
Et de tant de trésors tendrement accablée
Par de tels souvenirs qu'ils empourprent sa mort,
Et qu'ils la font heureuse agenouiller dans l'or,
Puis s'étendre, se fondre, et perdre sa vendange,
Et s'éteindre en un songe en qui le soir se change.*

60 *Quelle perte en soi-même offre un si calme lieu !
L'âme, jusqu'à périr, s'y penche pour un Dieu
Qu'elle demande à l'onde, onde déserte, et digne
Sur son lustre, du lisse effacement d'un cygne ...
À cette onde jamais ne burent les troupeaux !
D'autres, ici perdus, trouveraient le repos,
Et dans la sombre terre, un clair tombeau qui s'ouvre...
Mais ce n'est pas le calme, hélas ! que j'y découvre !
Quand l'opaque délice où dort cette clarté,
Cède à mon corps l'horreur du feuillage écarté,*

70

*Alors, vainqueur de l'ombre, ô mon corps épaisseur panique,
Tu regrettes bientôt leur éternelle nuit !
Pour l'inquiet Narcisse, il n'est ici qu'ennui !
Tout m'appelle et m'enchaîne à la chair lumineuse
Que m'oppose des eaux la paix vertigineuse !*

*Que je déplore ton éclat fatal et pur,
Si mollement de moi, fontaine environnée,
Où puisèrent mes yeux dans un mortel azur,
Les yeux mêmes et noirs de leur âme étonnée !*

*Profondeur, profondeur, songes qui me voyez,
Comme ils verraient une autre vie
Dites, ne suis-je pas celui que vous croyez,
Votre corps vous fait-il envie?*

*Cessez, sombres esprits, cet ouvrage anxieux
Qui se fait dans l'âme qui veille ;
Ne cherchez pas en vous, n'allez surprendre aux cieux
Le malheur d'être une merveille :
Trouvez dans la fontaine un corps délicieux ...*

*Prenant à vos regards cette parfaite proie,
Du monstre de s'aimer faites-vous un captif ;
Dans les errants filets de vos longs cils de soie
Son gracieux éclat vous retienne pensif ;*

*Mais ne vous flattez pas de le changer d'empire.
Ce cristal est son vrai séjour ;
Les efforts mêmes de l'amour
Ne le sauraient de l'onde extraire qu'il n'expire...*

90

PIRE.

Pire?

*Quelqu'un redit «Pire»... Ô moqueur !
Écho lointaine et prompte à rendre son oracle !
De son rire enchanté, le roc brise mon cœur,
Et le silence, par miracle,
Cesse !... parle, renaît, sur la face des eaux...
Pire?...*

*Pire destin !... Vous le dites, roseaux,
Qui reprîtes des vents ma plainte vababonde !
Antres, qui me rendez mon âme plus profonde,
Vous renflez de votre ombre une voix qui se meurt...
Vous me le murmurez, ramures !... Ô rumeur
Déchirante, et docile aux souffles sans figure,
Votre or léger s'agite , et joue avec l'augure...
Tout se mêle de moi, brutes divinités !
Mes secrets dans les airs sonnent ébruités,
Le roc rit ; l'arbre pleure ; et par sa voix charmante,
Je ne puis qu'aux cieux que je ne me lamente
D'appartenir sans force d'éternels attraits !
Hélas ! entre les bras qui naissent des forêts,*

100

110

*Une tendre lueur d'heure ambiguë existe...
Là, d'un reste du jour, se forme un fiancé,
Nu, sur la place pâle où m'attire l'eau triste,
Délicieux démon désirable et glacé !*

*Te voici, mon doux corps de lune et de rosée,
Ô forme obéissante à mes vœux opposée !
Qu'ils sont beaux, de mes bras les dons vastes et vains !
Mes lentes mains, dans l'or adorable se lassent
D'appeler ce captif que les feuilles enlacent ;
Mon cœur jette aux échos l'éclat des noms divins !*

120

Mais que ta bouche est belle en ce muet blasphème !

*Ô semblable ! Et pourtant plus parfait que moi-même,
Éphémère immortel, si clair devant mes yeux,
Pâles membres de perle, et ces cheveux soyeux,
Faut-il qu'à peine aimés, l'ombre les obscurcisse,
Et que la nuit déjà nous divise, ô Narcisse,
Et glisse entre nous deux le fer qui coupe un fruit !
Qu'as-tu?*

Ma plainte même est funeste?

Le bruit

130

*Du souffle que j'enseigne à tes lèvres, mon double,
Sur la limpide lame a fait courir un trouble !
Tu trembles !... Mais ces mots que j'expire à genoux
Ne sont pourtant qu'une âme hésitante entre nous,
Entre ce front si pur et ma lourde mémoire...
Je suis si près de toi que je pourrais te boire,
Ô visage !... Ma soif est un esclave nu...*

*Jusqu'à ce temps charmant je m'étais inconnu,
Et je ne savais pas me chérir et me joindre !
Mais te voir, cher esclave, obéir à la moindre
Des ombres dans mon cœur se fuyant à regret,
Voir sur mon front l'orage et les feux d'un secret,
Voir, ô merveille, voir ! ma bouche nuancée
Trahir... peindre sur l'onde une fleur de pensée,
Et quels événements étinceler dans l'œil !
J'y trouve un tel trésor d'impuissance et d'orgueil,
Que nulle vierge enfant échappée au satyre,
Nulle ! aux fuites habiles, aux chutes sans émoi,
Nulle des nymphes, nulle amie, ne m'attire
Comme tu fais sur l'onde, inépuisable Moi !...*

140

II

150

*Fontaine, ma fontaine, eau froidement présente,
Douce aux purs animaux, aux humains complaisante
Qui d'eux-mêmes tentés suivent au fond la mort,
Tout est songe pour toi, Sœur tranquille du Sor t!
À peine en souvenir change-t-il un présage,
Que pareille sans cesse à son fuyant visage,
Sitôt de ton sommeil les cieux te sont ravis !*

Mais si pure tu sois des êtres que tu vis,
 Onde, sur qui les ans passent comme les nues,
 Que de choses pourtant doivent t'être connues,
 Astres, roses, saisons, les corps et leurs amours !
 Claire, mais si profonde, une nymphe toujours
 Effleurée, et vivant de tout ce qui l'approche,
 Nourrit quelque sagesse à l'abri de sa roche,
 À l'ombre de ce jour qu'elle peint sous les bois.
 Elle sait à jamais les choses d'une fois ...
 Ô présence pensive, eau calme qui recueille
 Tout un sombre trésor de fables et de feuilles,
 L'oiseau mort, le fruit mûr, lentement descendus,
 Et les rares lueurs des clairs anneaux perdus.
 Tu consommes en toi leur perte solennelle ;
 Mais, sur la pureté de ta face éternelle,
 L'amour passe et périt ...
 Quand le feuillage épars
 Tremble, commence à fuir, pleure de toutes parts,
 Tu vois du sombre amour s'y mêler la tourmente,
 L'amant brûlant et dur ceindre la blanche amante,
 Vaincre l'âme... Et tu sais selon quelle douceur
 Sa main puissante passe à travers l'épaisseur
 Des tresses que répand la nuque précieuse,
 S'y repose, et se sent forte et mystérieuse ;
 Elle parle à l'épaule et règne sur la chair.
 Alors les yeux fermés à l'éternel éther
 Ne voient plus que le sang qui dore leurs paupières ;
 Sa pourpre redoutable obscurcit les lumières
 D'un couple aux pieds confus qui se mêle, et se ment.
 Ils gémissent ... La Terre appelle doucement
 Ces grands corps chancelants, qui luttent bouche à bouche,
 Et qui, du vierge sable osant battre la couche,
 Composeront d'amour un monstre qui se meurt ...
 Leurs souffles ne font plus qu'une heureuse rumeur,
 L'âme croit respirer l'âme toute prochaine,
 Mais tu sais mieux que moi, vénérable fontaine,
 Quels fruits forment toujours ces moments enchantés !
 Car, à peine les cœurs calmes et contentés
 D'une ardente alliance expirée en délices,
 Des amants détachés tu mires les malices,
 Tu vois poindre des jours de mensonges tissus,
 Et naître mille maux trop tendrement conçus !
 Bientôt, mon onde sage, infidèle et la même,
 Le Temps mène ces fous qui crurent que l'on aime
 Redire à tes roseaux de plus profonds soupirs !
 Vers toi, leurs tristes pas suivent leurs souvenirs ...
 Sur tes bords, accablés d'ombres et de faiblesse,
 Tout éblouis d'un ciel dont la beauté les blesse
 Tant il garde l'éclat de leurs jours les plus beaux,
 Ils vont des biens perdus trouver tous les tombeaux ...
 « Cette place dans l'ombre était tranquille et nôtre ! »
 « L'autre aimait ce cyprès, se dit le cœur de l'autre,
 « Et d'ici, nous goûtions le souffle de la mer ! »

Hélas ! la rose même est amère dans l'air ...
 Moins amers les parfums des suprêmes fumées
 210 Qu'abandonnent au vent les feuilles consummées ! ...
 Ils respirent ce vent, marchent sans le savoir,
 Foulent aux pieds le temps d'un jour de désespoir ...
 Ô marche lente, prompte, et pareille aux pensées
 Qui parlent tour à tour aux têtes insensées !
 La caresse et le meurtre hésitent dans leurs mains,
 Leur cœur, qui croit se rompre au détour des chemins,
 Lutte, et retient à soi son espérance étreinte.
 Mais leurs esprits perdus courent ce labyrinthe
 220 Où s'égare celui qui maudit le soleil !
 Leur folle solitude, à l'égal du sommeil,
 Peuple et trompe l'absence; et leur secrète oreille
 Partout place une voix qui n'a point de pareille.
 Rien ne peut dissiper leurs songes absolus ;
 Le soleil ne peut rien contre ce qui n'est plus !
 Mais s'ils traînent dans l'or leurs yeux secs et funèbres,
 Ils se sentent des pleurs défendre leurs ténèbres
 Plus chères à jamais que tous les feux du jour !
 Et dans ce corps caché tout marqué de l'amour
 230 Que porte amèrement l'âme qui fut heureuse,
 Brûle un secret baiser qui la rend furieuse ...

Mais moi, Narcisse aimé, je ne suis curieux
 Que de ma seule essence ;
 Tout autre n'a pour moi qu'un cœur mystérieux,
 Tout autre n'est qu'absence.
 Ô mon bien souverain, cher corps, je n'ai que toi !
 Le plus beau des mortels ne peut chérir que soi...

Douce et dorée, est-il une idole plus sainte,
 De toute une forêt qui se consume, ceinte,
 240 Et sise dans l'azur vivant par tant d'oiseaux?
 Est-il don plus divin de la faveur des eaux,
 Et d'un jour qui se meurt plus adorable usage
 Que de rendre à mes yeux l'honneur de mon visage?
 Naïsse donc entre nous que la lumière unit
 De grâce et de silence un échange infini !
 Je vous salue, enfant de mon âme et de l'onde,
 Cher trésor d'un miroir qui partage le monde !
 Ma tendresse y vient boire, et s'enivre de voir
 Un désir sur soi-même essayer son pouvoir !
 Ô qu'à tous mes souhaits, que vous êtes semblable !
 250 Mais la fragilité vous fait inviolable,
 Vous n'êtes que lumière, adorable moitié
 D'une amour trop pareille à la faible amitié !
 Hélas ! la nymphe même a séparé nos charmes !
 Puis-je espérer de toi que de vaines alarmes?
 Qu'ils sont doux les périls que nous pourrions choisir !
 Se surprendre soi-même et soi-même saisir,
 Nos mains s'entremêler, nos maux s'entre-détruire,
 Nos silences longtemps de leurs songes s'instruire,

*La même nuit en pleurs confondre nos yeux clos,
Et nos bras refermés sur les mêmes sanglots
Étreindre un même cœur, d'amour prêt à se fondre...
Quitte enfin le silence, ose enfin me répondre,
Bel et cruel Narcisse, inaccessible enfant,
Tout orné de mes biens que la nymphe défend...*

III

*...Ce corps si pur, sait-il qu'il me puisse séduire?
De quelle profondeur songes-tu de m'instruire,
Habitant de l'abîme, hôte si précieux
D'un ciel sombre ici-bas précipité des cieux?
Ô le frais ornement de ma triste tendance
Qu'un sourire si proche, et plein de confiance,
Et qui prête à ma lèvre une ombre de danger
Jusqu'à me faire craindre un désir étranger !
Quel souffle vient à l'onde offrir ta froide rose !...
«J'aime ... J'aime !..». Et qui donc peut aimer autre chose
Que soi-même? ...
Toi seul, ô mon corps, mon cher corps,
Je t'aime, unique objet qui me défends des morts.*

.....

*Formons, toi sur ma lèvre, et moi, dans mon silence,
Une prière aux dieux qu'émus de tant d'amour
Sur sa pente de pourpre ils arrêtent le jour !...
Faites, Maîtres heureux, Pères des justes fraudes,
Dites qu'une lueur de rose ou d'émeraudes
Que des songes du soir votre sceptre reprit,
Pure, et toute pareille au plus pur de l'esprit,
Attende, au sein des cieux, que tu vives et veilles,
Près de moi, mon amour, choisir un lit de feuilles,
Sortir tremblant du flanc de la nymphe au cœur froid,
Et sans quitter mes yeux, sans cesser d'être moi,
Tendre ta forme fraîche, et cette claire écorce...
Oh ! te saisir enfin !... Prendre ce calme torse
Plus pur que d'une femme et non formé de fruits...
Mais, d'une pierre simple est le temple où je suis,
Où je vis... Car je vis sur tes lèvres avares !...
Ô mon corps, mon cher corps, temple qui me sépare
De ma divinité, je voudrais apaiser
Votre bouche... Et bientôt, je briserais, baiser,
Ce peu qui nous défend de l'extrême existence,
Cette tremblante, frêle, et pieuse distance
Entre moi-même et l'onde, et mon âme, et les dieux !
Adieu... Sens-tu frémir mille flottants adieux?
Bientôt va frissonner le désordre des ombres!
L'arbre aveugle vers l'arbre étend ses membres sombres,
Et cherche affreusement l'arbre qui disparaît...
Mon âme ainsi se perd dans sa propre forêt,
Où la puissance échappe à ses formes suprêmes...
L'âme, l'âme aux yeux noirs, touche aux ténèbres mêmes,*

*Elle se fait immense et ne rencontre rien...
Entre la mort et soi, quel regard est le sien !*

310

*Dieux ! de l'auguste jour, le pâle et tendre reste
Va des jours consumés joindre le sort funeste ;
Il s'abîme aux enfers du profond souvenir !
Hélas ! corps misérable, il est temps de s'unir...
Penche-toi... Baise-toi. Tremble de tout ton être !
L'insaisissable amour que tu me vins promettre
Passe, et dans un frisson, brise Narcisse, et fuit...*

Commentaire

Valéry reprenait la pathétique aventure de Narcisse, personnage mythologique qui était si beau qu'il méprisait toutes les femmes et à qui, pour se venger, la nymphe Écho souhaita d'aimer un être qu'il ne pourrait posséder : il tomba amoureux de son reflet dans l'eau et, déchiré de ne pouvoir s'atteindre lui-même, se noya.

Ce mythe avait fasciné les écrivains issus du symbolisme, tels Gide et Valéry. Sa prédilection pour ce thème s'explique surtout par le symbole qu'il ne cessa de suggérer à travers le mythe, celui de la connaissance de soi, source de délices et de tourments pour l'esprit qui ne peut se détacher de cette investigation lucide, et que torture pourtant l'impossibilité de briser l'obstacle entre «l'Unique et l'Universel qu'il se sent être et cette personne finie et particulière qu'il se voit dans le miroir d'eau.» (Walzer). Pour lui, Narcisse est celui qui se désire parce qu'il ne se connaît pas. Et il en fit un représentant du poète qui élimine l'existence des autres pour se livrer à la réflexion sur sa propre existence dans laquelle sa pensée se prend elle-même pour objet poétique.

Ces "*Fragments du Narcisse*", qui datent de 1919 (I) et de 1922-1923 (II et III), constituent une longue suite de 315 vers, presque tous des alexandrins parsemés de quelques vers de mètres plus courts, suite organisée en trois séquences, les trois actes du drame, elles-mêmes subdivisées selon des retraits ménagés de place en place. La mention de "*Fragments*" indique que Valéry avait rêvé un long poème de Narcisse qui aurait fait pendant à "*La jeune Parque*".

L'épigraphe vient d'Ovide ("*Tristes*", II, 103) et signifie : «Pourquoi ai-je vu quelque chose?»

Au début de la première séquence, Narcisse, après une «course» éperdue à travers la forêt, s'effondre à plat ventre au bord d'une fontaine et contemple son image dans l'eau. Il s'invoque, si distant de lui-même, si difficile à s'approcher. Au vers 5, «*amour curieuse*» signifie «amour passionné». Les «*nymphes*» du vers 7, celles qui vivent dans la fontaine, sont invitées à dormir, c'est-à-dire à demeurer immobiles, pour que le miroir des eaux reste pur, pour que Narcisse puisse se voir. Dans "*Narcisse parle*", Valéry avait eu cette formule : «*le miroir au bois dormant*». Un geste, un bruit de leur part, troublerait l'image que le poète vient chercher, car Narcisse, c'est lui. Ces nymphes représentent tout ce qui peut le détourner de sa propre contemplation : êtres du monde, émoi des sens. Endormies, elles laissent l'esprit exempt de toute impureté, même adorable. Voilà la condition de cet amour, de cette saisie de soi, qui ne peut avoir lieu que dans la plus grande liberté possible de l'être, le détachement de toute contingence externe ou interne. Au vers 8, le mot «*âme*», pris en son sens latin premier («*anima*»), signifie «souffle». Au vers 9, les «*ombres*» sont le feuillage sombre. La «*napée*» (mot d'origine grecque) du vers 10 est une nymphe des vallons et des bocages. Au vers 14, le «*visage*» sert de «*songe*» car c'est une image inconsistante comme un rêve (voir le vers 17). Au vers 15, il faut comprendre que seule l'«*absence*» (c'est-à-dire l'immobilité) des nymphes permet à l'image de se former sur les eaux. Le vers 22 indique que, sans ce miroir, Narcisse aurait pu éprouver de l'amour pour d'autres, mais il est condamné à s'aimer lui-même, comme l'avait déjà noté Vigny : «Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir» ("*La maison du berger*"). Au vers 25, «*l'incorruptible altitude*» est la profondeur et la pureté de l'eau. Au vers 26, «*docile*» renvoie librement à «*me*» (vers 27), à Narcisse qui a suivi la pente de sa nature et de ses inquiétudes en allant vers la fontaine. Au vers 27, les «*invincibles chemins*» sont ceux de l'instinct qui l'a tiré vers la source.

Narcisse s'est donc éloigné de tout ce qui, différent de lui, pouvait par lui se faire aimer : les idoles. Mais ce désir acharné de liberté est douloureux. Les idoles se font regretter par ce Narcisse trop humain. C'est en pleurs qu'il arrive à la fontaine : au vers 28, le «*beau reflet des désordres humains*» est les larmes, expression de la nature humaine, du drame du moi qui se regarde. À la fontaine, il est seul, autant qu'on peut l'être (vers 30). Les vers 31-32 stipulent que celui qui ne s'intéresse qu'à lui-même est seul. Le poète demeure, lui aussi, prisonnier de sa propre chair, doit échapper à ce corps qui se propose déjà à son admiration. Il lui faut se défendre du désir de sa personne visible : ce n'est pas «*cela*» qu'il est.

Au vers 34, Narcisse interrompt sa méditation sur la solitude et se tourne vers la nature crépusculaire qui semble le toucher et lui donner l'espoir de sortir de lui-même ; cependant, il n'y réussit pas et tout le ramène à «*l'amour de soi-même*» (vers 41). Les vers 35-39 sont repris, à peu de chose près, de «*Narcisse parle*». Dans les vers 42 à 47, le mystère de la nature, admirablement suggéré, introduit à la connaissance intime du mystère de l'âme. Il faut ainsi comprendre le vers 45 : si c'est une illusion, elle est à peine perceptible. Au vers 46, le «*temple tacite*» est la forêt silencieuse qui, on le voit au vers 47, offre par son silence une telle complicité à la perte en soi-même que l'amour de soi ne semble presque plus un mensonge.

Le morceau des vers 48 à 55 figure le crépuscule par l'image d'une amante qui s'endort. Valéry considérait comme son chef-d'œuvre de poésie ce tableautin symboliste. Au vers 53, «*l'or*» est le soleil couchant. Au vers 54, «*vendange*» s'explique parce que les dernières lueurs du jour sont dorées comme des grappes.

Dans le passage qui s'étend du vers 56 au vers 114, au lieu d'apaiser Narcisse, la contemplation de son image ne lui apporte qu'inquiétude et ennui : tel est le tourment d'une introspection insatiable et décevante. Le fait qu'au vers 74, les yeux soient «*noirs*» ne signifie évidemment pas que l'adolescent Narcisse a les yeux noirs, mais bien que ces yeux qui le révèlent à lui sont un arrêt et une absence locale de l'universelle lumière. Quand il interroge son corps, il le voit torturé de désir, ne peut aimer ce visage tendu à sa perte, d'où la supplication du quatrain des vers 80-84. Il ne faut donc pas s'aimer pour ce qu'on est. Il ne faut pas non plus se croire «*le malheur d'être une merveille*» (vers 83). Cette passion de soi est une passion comme toutes les autres : funeste à la pureté de l'âme, et qui continue de nous dérober à nous-mêmes, à ce moi absolu digne de nos vœux. Narcisse se lamente «*d'appartenir sans force à d'éternels attraits*» (vers 109). Il voudrait retrouver l'ingénuité du jeune homme qui, sans s'analyser, s'émerveillait du «*gracieux éclat*» (vers 88) de son corps. Mais, symbole de l'impossibilité de se connaître parfaitement, il se lamente de ne pouvoir extraire de l'onde cet autre lui-même qui l'attire invinciblement, «*délicieux démon, désirable et glacé*» (vers 114).

Les vers 115-120 sont repris presque littéralement de «*Narcisse parle*». Mais, au vers 120, «*l'éclat des noms divins*» est jeté pour désigner les beautés de son corps, alors que, dans «*Narcisse parle*», où le héros suppliait les dieux de libérer son double, il disait au contraire : «*Et je crie aux échos les noms des dieux obscurs*».

Le «*blasphème*» du vers 121 tient au fait qu'on divinise son être.

Valéry avait transcrit le vers 122 au bas d'une photographie le représentant à sa table de travail.

Celui qui se préfère ainsi est peut-être beau, mais, bien que figé en cette fontaine, il est aussi fugace. C'est une image de soi qui nous échappe vite, n'apparaît que pour disparaître. L'oxymoron du vers 123 s'explique parce que le «*semblable*» (vers 122) vu dans l'eau est le reflet éphémère d'une essence immortelle. Ce moi qu'on adore est «*éphémère*», car nous ne pouvons l'investir qu'un instant, et pourtant «*éternel*», puisque, même si nous nous éloignons de lui, il demeure en nous comme l'objet d'un désir insatisfait, brille et existe par le seul fait de son absence. Devant son «*double*» (vers 129), Narcisse en vient à douter de l'unité de son moi.

C'est donc encore souffrir que de s'aimer, c'est insulter l'esprit qui sait combien nous sommes altérables. Au vers 130, il faut comprendre ainsi l'image : de même, un rien suffit à altérer la claire connaissance de soi. Au vers 132, l'«*âme hésitante*» (voir vers 8) est un souffle qui tremble. La «*soif*» du vers 135 rappelle celle des vers 4-5. Au vers 137, on voit Narcisse céder peu à peu au délice de surprendre, dans son image, la trace de ses sentiments fugitifs. L'alliance de mots du vers 144 exprime les délices et le tourment de la connaissance de soi. Il faut noter qu'au vers 147 «*amie*» a

trois syllabes. Mais cette souffrance qu'est s'aimer soi-même nous constitue. Le poète ne se détournera pas de cet «*inépuisable MOI*» (vers 148).

Au début de la deuxième séquence, le poète chante la «*fontaine*» qui abrite «*une nymphe*» (vers 160-164) et, surtout, accueille bien des choses qui y tombent (vers 165-171) parmi lesquelles «*l'amour qui passe et périt*» (vers 171), qui est en proie aux maléfices du temps, au goût terrible du passé, à cet attrait de l'impossible qui persiste malgré l'échec de notre passion, ces péripéties étant évoquées dans l'ample morceau qui s'étend jusqu'au vers 230.

Au contraire, Narcisse, «*le plus beau des mortels ne peut chérir que soi*» (vers 236), n'est curieux que de sa propre essence, de cet être dont le temps ni la mort ne pourront jamais le séparer : amour de soi stérile, mais qui se forme de lui-même, grâce à la fontaine où apparaît son image dont, se penchant de plus en plus vers elle, il s'approche en vain : ainsi l'esprit s'épuise à vouloir «*se surprendre soi-même et soi-même saisir*» (vers 256).

Au vers 237, «*idole*» est à prendre à la fois au sens grec d'image et au sens moderne d'objet d'adoration. Au vers 238, «*De*» se rapporte à «*ceinte*» : l'«*idole*» est entourée de «*toute une forêt*». Au vers 242, «*l'honneur*» signifie la gloire et l'éclat (sens du XVI^e siècle). Au vers 245, l'«*enfant de mon âme et de l'onde*» est l'image de Narcisse. Au vers 250, si «*la fragilité*» fait l'image «*inviolable*», c'est qu'on ne peut l'atteindre, précisément parce que, dans l'eau, si on la touche, elle disparaît. Au vers 253, «*la nymphe*» est la surface de l'eau (voir vers 7). Au vers 254, on peut comprendre : «*Puis-je espérer de toi autre chose que les inutiles inquiétudes qui naissent entre les amants ordinaires?*» Dans les derniers vers (262-264), c'est la fontaine, protégée par «*la nymphe*», qui s'adresse à Narcisse pour obtenir de lui une réponse.

Au début de la troisième séquence, Narcisse s'adresse à ce «*corps si pur*» (vers 264) pour lui crier son amour (vers 273, 275). Il prie les dieux pour qu'«*ils arrêtent le jour*» (vers 278), pour que son amour puisse «*sortir tremblant du flanc de la nymphe*» (vers 285) et se joindre à lui dans une étreinte véritablement homosexuelle. Mais le corps est l'obstacle entre l'être et son essence éternelle (vers 292-294). D'autre part, la fin du jour va faire disparaître l'image. Aussi presse-t-il sa descente intérieure, va toujours plus profond dans cette quête de soi en soi-même, dépasse tous les paliers où son être se situe, trompeusement se fixe. Mais, au fur et à mesure que la recherche se poursuit, la fontaine se fait de plus en plus obscure, et à la nuit qui enveloppe la nature correspondent les ténèbres intérieures et les mystères que ne peut pénétrer le regard perçant de la conscience (vers 300-304). Soudain, l'âme qui «*se perd dans sa propre forêt*» (vers 302) «*se fait immense et ne rencontre rien*» (vers 305). Le poète, dans sa quête de son essence, qui n'était faite que de négations successives de lui-même (non ! je ne suis pas ceci, non ! il est impossible que je ne sois que cela ! etc, .), a trouvé... le néant. Cet être donc, qui serait infiniment le même, inaltérable, d'une pureté absolue, vivant la plus digne des vies, n'a d'égal que la mort. Le vertige d'être se confond avec le désir du non-être. Voici Narcisse parvenu face à face avec le visage de son essence, mais aussi du néant : «*Entre la mort et soi, quel regard est le sien !*» (vers 306) car, à l'instant où il allait enfin atteindre le «*terme pur de sa course*» (vers 1), cette image tant désirée, elle s'abolit, le contact avec la surface des eaux l'anéantit brusquement. Le miroir de la fontaine vole en éclats. Voilà ce que nous sommes : Rien !

La fin du poème révèle donc l'échec de Narcisse épris de son image, et, symboliquement, l'échec de l'intelligence avide de pousser jusqu'au bout la connaissance de soi. Et le dernier vers, qui exprime l'échec, reste sans rime.

Car le texte est un poème, où Valéry a déployé un admirable lyrisme, digne des plus pures harmonies de Racine et de Mallarmé.

“La Pythie”

La Pythie, exhalant la flamme
De naseaux durcis par l'encens,
Haletante, ivre, hurle !... l'âme
Affreuse, et les flancs mugissants !
Pâle, profondément mordue,
Et la prunelle suspendue
Au point le plus haut de l'horreur,
Le regard qui manque à son masque
S'arrache vivant à la vasque,
À la fumée, à la fureur !

10

Sur le mur, son ombre démente
Où domine un démon majeur,
Parmi l'odorante tourmente
Prodigue un fantôme nageur,
De qui la transe colossale,
Rompant les aplombs de la salle,
Si la folle tarde à hennir,
Mime de noirs enthousiasmes,
Hâte les dieux, presse les spasmes
De s'achever dans l'avenir !
Cette martyre en sueurs froides,
Ses doigts sur mes doigts se crispant,
Vocifère entre les ruades
D'un trépied qu'étrangle un serpent :
« Ah ! maudite !.. Quels maux je souffre !
Toute ma nature est un gouffre !
Hélas ! Entr'ouverte aux esprits,
J'ai perdu mon propre mystère !... »
Une Intelligence adultère

20

30

Exerce un corps qu'elle a compris !

Don cruel ! Maître immonde, cesse
Vite, vite, ô divin ferment,
De feindre une vaine grossesse
Dans ce pur ventre sans amant !
Fais finir cette horrible scène !
Vois de tout mon corps l'arc obscène
Tendre à se rompre pour darder,
Comme son trait le plus infâme,
Implacablement au ciel l'âme
Que mon sein ne peut plus garder !

40

Qui me parle, à ma place même ?
Quel écho me répond : « Tu mens ! »
Qui m'illumine ?... Qui blasphème ?
Et qui, de ces mots écumants,
Dont les éclats hachent ma langue,
La fait brandir une harangue
Brisant la bave et les cheveux
Que mâche et trame le désordre

50 *D'une bouche qui veut se mordre
Et se reprendre ses aveux?*

*Dieu ! Je ne me connais de crime
Que d'avoir à peine vécu !...
Mais si tu me prends pour victime
Et sur l'autel d'un corps vaincu
Si tu courbes un monstre, tue
Ce monstre, et la bête abattue,
Le col tranché, le chef produit
Par les crins qui tirent les tempes,
Que cette plus pâle des lampes
60 Saisisse de marbre la nuit !*

*Alors, par cette vagabonde
Morte, errante, et lune à jamais,
Soit l'eau des mers surprise, et l'onde
Astreinte à d'éternels sommets !
Que soient les humains faits statues,
Les cœurs figés, les âmes tues,
Et par les glaces de mon œil,
Puisse un peuple de leurs paroles
70 Durcir en un peuple d'idoles
Muet de sottise et d'orgueil !*

*Eh ! Quoi !... Devenir la vipère
Dont tout le ressort de frissons
Surprend la chair que désespère
Sa multitude de tronçons !...
Reprendre une lutte insensée !...
Tourne donc plutôt ta pensée
Vers la joie enfuie, et reviens,
Ô mémoire, à cette magie
80 Qui ne tirait son énergie
D'autres arcanes que des tiens !*

*Mon cher corps... Forme préférée,
Fraîcheur par qui ne fut jamais
Aphrodite désaltérée,
Intacte nuit, tendres sommets,
Et vos partages indicibles
D'une argile en îles sensibles,
Douce matière de mon sort,
Quelle alliance nous vécûmes,
90 Avant que le don des écumes
Ait fait de toi ce corps de mort !*

*Toi, mon épaule, où l'or se joue
D'une fontaine de noirceur,
J'aimais de te joindre ma joue
Fondue à sa même douceur !...
Ou, soulevés à mes narines,
Les mains pleines de seins vivants,*

100 *Entre mes bras aux belles anses
Mon abîme a bu les immenses
 Profondeurs qu'apportent les vents !*

110 *Hélas ! ô roses, toute lyre
 Contient la modulation !
 Un soir, de mon triste délire
 Parut la constellation !
 Le temple se change dans l'ancre,
 Et l'ouragan des songes entre
 Au même ciel qui fut si beau !
 Il faut gémir, il faut atteindre
 Je ne sais quelle extase, et ceindre
 Ma chevelure d'un lambeau !*

120 *Ils m'ont connue aux bleus stigmates
 Apparus sur ma pauvre peau ;
 Ils m'assoupirent d'aromates
 Laineux et doux comme un troupeau ;
 Ils ont, pour vivant amulette,
 Touché ma gorge qui halète
 Sous les ornements vipérins ;
 Étourdie, ivre d'empyreumes,
 Ils m'ont, au murmure des neumes,
 Rendu des honneurs souterrains.*

130 *Qu'ai-je donc fait qui me condamne
 Pure, à ces rites odieux?
 Une sombre carcasse d'âne
 Eût bien servi de ruche aux dieux !
 Mais une vierge consacrée,
 Une conque neuve et nacrée
 Ne doit à la divinité
 Que sacrifice et que silence,
 Et cette intime violence
 Que se fait la virginité !*

140 *Pourquoi, Puissance Créatrice,
 Auteur du mystère animal,
 Dans cette vierge pour matrice,
 Semer les merveilles du mal?
 Sont-ce les dons que tu m'accordes?
 Crois-tu, quand se brisent les cordes,
 Que le son jaillisse plus beau?
 Ton plectre a frappé sur mon torse,
 Mais tu ne lui laisses la force
 Que de sonner comme un tombeau !*

*Sois clémente, sois sans oracles !
Et de tes merveilleuses mains,
Change en caresses les miracles,
Retiens les présents surhumains !
C'est en vain que tu communique*

150 À nos faibles tiges, d'uniques
Commutations de ta splendeur !
L'eau tranquille est plus transparente
Que toute tempête parente
D'une confuse profondeur !

160 Va, la lumière la divine
N'est pas l'épouvantable éclair
Qui nous devance et nous devine
Comme un songe cruel et clair !
Il éclate !... Il va nous instruire !...
Non !... La solitude vient luire
Dans la plaie immense des airs
Où nulle pâle architecture,
Mais la déchirante rupture
Nous imprime de purs déserts !

170 N'allez donc, mains universelles,
Tirer de mon front orageux
Quelques suprêmes étincelles !
Les hasards font les mêmes jeux !
Le passé, l'avenir sont frères
Et par leurs visages contraire
Une seule tête pâlit
De ne voir où qu'elle regarde
Qu'une même absence hagarde
D'îles plus belles que l'oubli.

180 Noirs témoins de tant de lumières
Ne cherchez plus... Pleurez, mes yeux !
Ô pleurs dont les sources premières
Sont trop profondes dans les cieus !...
Jamais plus amère demande !...
Mais la prunelle la plus grande
De ténèbres se doit nourrir !...
Tenant notre race atterrée,
La distance désespérée
Nous laisse le temps de mourir !

190 Entends, mon âme, entends ces fleuves !
Quelles cavernes sont ici?
Est-ce mon sang?... Sont-ce les neuves
Rumeurs des ondes sans merci?
Mes secrets sonnent leurs aurores !
Tristes airains, tempes sonores,
Que dites-vous de l'avenir !
Frappez, frappez, dans une roche,
Abattez l'heure la plus proche...
Mes deux natures vont s'unir !

Ô formidablement gravie,
Et sur d'effrayants échelons,
Je sens dans l'arbre de ma vie

200 *La mort monter de mes talons !
Le long de ma ligne frileuse
Le doigt mouillé de la fileuse
Trace une atroce volonté !
Et par sanglots grimpe la crise
Jusque dans ma nuque où se brise
Une cime de volupté !*

210 *Ah ! brise les portes vivantes !
Fais craquer les vains scellements
Épais troupeau des épouvantes,
Hérissé d'étincellements !
Surgis des étables funèbres
Où te nourrissaient mes ténèbres
De leur fabuleuse foison !
Bondis, de rêves trop repue,
Ô horde épineuse et crépue,
Et viens fumer dans l'or, Toison !*

*

220 *Telle, toujours plus tourmentée,
Déraisonne, râle et rugit
La prophétesse fomentée
Par les souffles de l'or rougi.
Mais enfin le ciel se déclare !
L'oreille du pontife hilare
S'aventure vers le futur :
Une attente sainte la penche,
Car une voix nouvelle et blanche
Échappe de ce corps impur:*

230 *Honneur des Hommes, Saint LANGAGE,
Discours prophétique et paré,
Belles chaînes en qui s'engage
Le dieu dans la chair égaré,
Illumination, largesse !
Voici parler une Sagesse
Et sonner cette auguste Voix
Qui se connaît quand elle sonne
N'être plus la voix de personne
Tant que des ondes et des bois !*

Commentaire

Les Anciens ont souvent traité le thème de la prêtresse en proie au dieu. Valéry le reprit avec une admirable vigueur.

Mimésis, en vingt-deux dizains, des convulsions et du délire de l'inspirée, "La Pythie", fait l'éloge, dans le vingt-troisième, du langage poétique réfléchi, discipliné et équilibré, seul moyen d'accéder à l'universalité d'un lyrisme objectif : à sa façon, le poème récuse la transe et l'automatisme que préconisaient les surréalistes.

D'abord, au milieu d'une sarabande d'images étranges, le désordre physique fait de la Pythie un être monstrueux. Puis, peu à peu, une autre intelligence se substitue à la sienne ; elle a beau protester,

refuser de parler ce langage bizarre et obscur, la force mystérieuse l'emporte : ses «*deux natures*» s'unissent, et elle révèle aux êtres humains le message divin.

Cette prise de possession graduelle, par une puissance surnaturelle, d'un être qui se débat en vain, l'art du poète nous la fait vivre avec une intensité saisissante. Mais la dernière strophe nous ouvre d'autres perspectives. Le désordre de la prophétesse figure, semble-t-il, la «transe» du poète inspiré à la manière romantique. Or Valéry refusait de réduire le poète au rôle de «médium» ; aussi n'est-ce pas sans quelque ironie, peut-être, que l'oracle d'Apollon nous révèle ce qui fait la vraie noblesse de la poésie : l'inspiration disciplinée et complétée par le travail.

On pourrait voir dans "*La Pythie*" une figure de l'enthousiasme poétique, et ce serait partiellement vrai, mais elle dépasse le poétique, et l'ode prend comme "*La jeune Parque*" une figure de vie cosmique. Origines heureuses, sacrées, et, avant le monde de l'individu, monde de l'indivision, la Pythie évoque de sa mémoire le même univers, inconscient et heureux, que suscitait "*La jeune Parque*", et qui pour elle n'existe plus, depuis que ce corps, jadis uni radieusement à la matière, c'est-à-dire, Narcisse satisfait, à lui-même, est occupé et exercé par une âme étrangère.

*Le temple se change dans l'ancre,
Et l'ouragan des songes entre
Au même ciel qui fut si beau.
Il faut gémir, il faut atteindre
Je ne sais quel espace, et ceindre
Ma chevelure d'un lambeau !*

Mais les dernières stances reproduisent les derniers mouvements de "*La jeune Parque*". L'âme vient habiter et agiter le corps qui la repoussait douloureusement. Une cime de volupté, une toison d'or, s'arrache de ces profondeurs grondantes, et ce qui en jaillit, dans un corps assoupli et docile de rythme, c'est le «*Saint Langage*», le Poème.

"*La Pythie*" nous rappelle par son dessin, son symbole, et les fureurs de son mouvement, les grandes odes romantiques où Lamartine et Victor Hugo ont pris pour sujet l'inspiration poétique, l'ont symbolisé, le premier dans Ganymède enlevé aux cieux, le second dans Mazeppa, attaché sur un cheval sauvage, et qui, à la fin de sa course effroyable, se relève roi. Mais précisément nous saisissons ici la différence entre la poésie de Valéry et la poésie romantique. Dans l'ode romantique que veut exprimer le poète? Lui-même. Il faut que le lecteur croie le poète, comme l'enfant par l'aigle ou l'homme par le cheval, emporté par un mouvement dont il n'est pas maître, par une âme étrangère qui «l'exerce». Cette image de lui-même, de son «inspiration» est-elle vraie? Évidemment non. L'inspiration lyrique se produit, se manifeste et travaille tout autrement. Ganymède et Mazeppa sont des allégories, et rien de plus convenu, par soi-même, que l'allégorie. Si "*L'enthousiasme*" et surtout "*Mazeppa*" restent de belles pièces, l'allégorie n'y est pour rien, mais bien les tableaux et le mouvement eux-mêmes, en dehors de toute interprétation tendancieuse. Quant à la figure de lui, que le poète voudrait imposer au lecteur, diffère-t-elle beaucoup de celle qui depuis trois siècles couvre d'un ridicule mérite l'auteur de l'ode sur la prise de Namur.

*Quelle docte et sainte ivresse
Aujourd'hui me fait la loi?*

Boileau pindarisant, c'est la Pythie en bonnet de nuit, et si les romantiques ont remplacé sur leur chef la mèche par un panache, le panache ne nous fait aujourd'hui pas plus d'illusion que la mèche. Mais l'erreur la plus énorme qu'on pourrait commettre sur Valéry, ce serait de prendre la Pythie pour une figure de son inspiration poétique et de voir sa poésie sur un trépied. Il a résolu le problème de l'inspiration d'une façon fort modeste: il y voit simplement de la chance, une chance constante qui se substitue d'une part à la nécessité logique des mots et d'autre part au hasard de leurs ressemblances sonores. Il n'y a pas de quoi se présenter aux populations, comme Boileau, Lamartine et Hugo, assis sur un trépied et rempli par l'esprit divin- Mais qu'il le dit quelque part, dans le problème de rendement qui se pose au poète, à l'heureux possesseur, d'une technique, n'entre pour lui en aucune façon un gentiment personnel à exprimer et à faire partager.

Le thème de "La Pythie" concerne un objet et non pas un sujet. Cet objet pourrait être la poésie, considérée en elle-même et non dans le sentiment qu'en a le poète, mais en réalité il ne l'est pas, ou il ne l'est que de façon accessoire. Le thème dépasse le poétique et se lie au cosmique, comme dans "La jeune Parque". On peut penser au "Satyre" de Victor Hugo, où il n'y a pas allégorie, mais, comme chez Valéry, symbole, et où, sans que le poète songe à nous communiquer une idée, un sentiment de sa création poétique, la création poétique est néanmoins incorporée, elle aussi, à la symphonie, fait sa partie dans la marche à la création et dans le mouvement cosmique du poème.

- Vers 1 : Assise sur le trépied, la Pythie sent monter la crise qui précède le délire prophétique.
Vers 5 : Selon l'auteur, c'est ce vers qui fut à l'origine du poème «sans qu'il ait su d'abord ni comment il serait ni ce qu'il allait y dire» (André Gide).
Vers 14 : Son ombre glisse sur le mur.
Vers 17 : Elle devient la proie d'une sorte de bestialité (voir les vers 2, 4, etc.).
Vers 20 : «dans l'avenir» : Dans les paroles prophétiques.
Vers 24 : Le «serpent» est la dépouille du serpent Python.
Vers 29 : «adultère» signifie «étrangère».
Vers 30 : «Exerce» signifie «tourmente» ; «elle a compris» signifie «dont elle s'est emparée».
Vers 50 : L'enthousiasme arrache à la Pythie un langage qu'elle ne reconnaît pas pour sien.
Vers 55 : Elle se sent monstrueuse et invite Apollon à lui trancher la tête.
Vers 57 : «le chef produit» est la tête présentée en avant.
Vers 60 : La tête de la Pythie est semblable à celle de Méduse dont les yeux changeaient en pierre ceux qu'ils regardaient.
Vers 63 : «Soit» est un subjonctif de souhait (voir au vers 65).
Vers 69 : Les «idoles» sont des images.
Vers 74 : La Pythie repousse l'idée d'une mort qui ne serait pas un anéantissement.
Du vers 81 au vers 130, la Pythie s'élève contre la violence infligée à sa nature : «Il faut gémir, il faut atteindre / Je ne sais quelle extase».
Vers 137 : C'est une critique du délire inspiré.
Vers 138 : Le «plectre» est une sorte d'archet.
Vers 150 : Est affirmée la supériorité de la création lucide.
Vers 152 : L'éclat de la foudre, loin d'éclairer le ciel, lui laisse son mystère et ne révèle que des «déserts».
Vers 164 : Les prédictions de la Pythie n'ont pas plus de valeur que le hasard.
Vers 166 : L'humain est semblable au Janus des Latins qui avait deux visages : regardant à la fois vers le passé et vers l'avenir, il n'y voit que des images décevantes.
Vers 181 : Voici les signes avant-coureurs de l'inspiration prophétique.
Vers 190 : Les «deux natures» sont l'humaine et la divine.
Vers 196 : La «fileuse» est la Parque.
Vers 203 : Les paroles inspirées sont comparées à un troupeau de bêtes fantastiques.
Vers 213 : Le «pontife hilare» est le prêtre qui est heureux de recueillir l'oracle.
Vers 221 : Dans la dernière strophe, l'oracle définit majestueusement la poésie telle que la concevait Valéry. Le discours est «prophétique et paré» car il requiert à la fois l'inspiration et le travail.

“Le sylphe”

Sonnet

“L'insinuant”

“La fausse morte”

*Humblement, tendrement, sur le tombeau charmant,
Sur l’insensible monument,
Que d’ombres, d’abandons, et d’amour prodiguée,
Forme ta grâce fatiguée,
Je meurs, je meurs sur toi, je tombe et je m’abats,*

*Mais à peine abattu sur le sépulcre bas,
Dont la close étendue aux cendres me convie,
Cette morte apparente, en qui revient la vie,
Frémit, rouvre les yeux, m’illumine et me mord,
Et m’arrache toujours une nouvelle mort
Plus précieuse que la vie.*

Commentaire

Ces onze vers sont les seuls vers d'amour de l'œuvre de Valéry. Seul lui paraissait digne du poème l'émoi poétique ou métaphysique.

“Ébauche d'un serpent”

À Henri Ghéon.

10 *Parmi l’arbre, la brise berce
La vipère que je vêtis ;
Un sourire, que la dent perce
Et qu’elle éclaire d’appétits,
Sur le Jardin se risque et rôde,
Et mon triangle d’émeraude
Tire sa langue à double fil...
Bête que je suis, mais bête aiguë,
De qui le venin quoique vil
Laisse loin la sage ciguë !*

20 *Suave est ce temps de plaisance !
Tremblez, mortels ! Je suis bien fort
Quand jamais à ma suffisance,
Je bâille à briser le ressort !
La spendeur de l’azur aiguise
Cette guivre qui me déguise
D’animale simplicité ;
Venez à moi, race étourdie !
Je suis debout et dégourdie,
Pareille à la nécessité !*

*Soleil, soleil !...Faute éclatante !
Toi qui masques la mort, Soleil,
Sous l’azur et l’or d’une tente
Où les fleurs tiennent leur conseil ;
Par d’impénétrables délices,
Toi, le plus fier de mes complices,
Et de mes pièges le plus haut,*

30 Tu gardes le cœur de connaître
Que l'univers n'est qu'un défaut
Dans la pureté du Non-être !

Grand Soleil, qui sonnes l'éveil
À l'être, et de feux l'accompagnes,
Toi qui l'enfermes d'un sommeil
Trompeusement peint de campagnes,
Facteur des fantômes joyeux
Qui rendent sujette des yeux
La présence obscure de l'âme,
Toujours le mensonge m'a plu
40 Que tu répands sur l'absolu,
Ô roi des ombres fait de flamme !

Verse-moi ta brute chaleur,
Où vient ma paresse glacée
Rêvasser de quelque malheur
Selon ma nature enlacée...
Ce lieu charmant qui vit la chair
Choir et se joindre m'est très cher !
Ma fureur, ici, se fait mûre ;
Je la conseille et la recuis,
50 Je m'écoute, et dans mes circuits,
Ma méditation murmure...

Ô Vanité ! Cause Première !
Celui qui règne dans les Cieux,
D'une voix qui fut la lumière
Ouvrit l'univers spacieux.
Comme las de son pur spectacle,
Dieu lui-même a rompu l'obstacle
De sa parfaite éternité ;
Il se fit Celui qui dissipe
60 En conséquences, son principe,
En étoiles, son Unité.

Cieux, son erreur ! Temps, sa ruine !
Et l'abîme animal, béant !...
Quelle chute dans l'origine
Étincelle au lieu de néant !...
Mais, le premier mot de son Verbe,
MOI !... Des astres le plus superbe
Qu'ait parlés le fou créateur,
Je suis !... Je sera !... J'illumine
70 La diminution divine
De tous les feux du Séducteur !

Objet radieux de ma haine,
Vous que j'aimais éperdument,
Vous qui dûtes de la géhenne
Donner l'empire à cet amant,
Regardez-vous dans ma ténèbre !

80

*Devant votre image funèbre,
Orgueil de mon sombre miroir,
Si profond fut votre malaise
Que votre souffle sur la glaise
Fut un soupir de désespoir !
En vain, Vous avez, dans la fange,
Pétri de faciles enfants,
Qui de Vos actes triomphants
Tout le jour Vous fissent louange !
Sitôt pétris, sitôt soufflés,
Maître Serpent les a sifflés,
Les beaux enfants que Vous créez !
Holà ! dit-il, nouveaux venus !
Vous êtes des hommes tout nus,
Ô bêtes blanches et béates !*

90

*À la ressemblance exécrée,
Vous fûtes faits, et je vous hais !
Comme je hais le Nom qui crée
Tant de prodiges imparfaits !
Je suis Celui qui modifie,
Je retouche au cœur qui s'y fie,
D'un doigt sûr et mystérieux !...
Nous changerons ces molles œuvres,
Et ces évasives couleuvres
En des reptiles furieux !*

100

*Mon Innombrable Intelligence
Touche dans l'âme des humains
Un instrument de ma vengeance
Qui fut assemblé de tes mains !
Et ta Paternité voilée,
Quoique, dans ma chambre étoilée,
Elle n'accueille que l'encens,
Toutefois l'excès de mes charmes
Pourra de lointaines alarmes
Troubler ses desseins tout-puissants !*

110

*Je vais, je viens, je glisse, plonge,
Je disparaîs dans un cœur si pur !
Fut-il jamais de sein si dur
Qu'on n'y puisse loger un songe !
Qui que tu sois, ne suis-je point
Cette complaisance qui poind
Dans ton âme lorsqu'elle s'aime ?
Je suis au fond de sa faveur
Cette inimitable saveur
Que tu ne trouves qu'à toi-même !*

120

*Ève, jadis, je la surpris,
Parmi ses premières pensées,
La lèvre entr'ouverte aux esprits
Qui naissaient des roses bercés.*

130 *Cette parfaite m'apparut,
Son flanc vaste et d'or parcouru
Ne craignant le soleil ni l'homme ;
Tout offerte aux regards de l'air
L'âme encore stupide, et comme
Interdite au seuil de la chair.*

140 *Ô masse de béatitude,
Tu es si belle, juste prix
De la toute sollicitude
Des bons et des meilleurs esprits !
Pour qu'à tes lèvres ils soient pris
Il leur suffit que tu soupires !
Les plus purs s'y penchent les pires,
Les plus durs sont les plus meurtris...
Jusques à moi, tu m'attendris,
De qui relèvent les vampires !*

150 *Oui ! De mon poste de feuillage
Reptile aux extases d'oiseau,
Cependant que mon babillage
Tissait de ruses le réseau,
Je te buvais, ô belle sourde !
Calme, claire, de charmes lourde,
Je dormirais furtivement,
L'œil dans l'or ardent de ta laine,
Ta nuque énigmatique et pleine
Des secrets de ton mouvement !*

160 *J'étais présent comme une odeur,
Comme l'arome d'une idée
Dont ne puisse être élucidée
L'insidieuse profondeur !
Et je t'inquiétais, candeur,
Ô chair mollement décidée,
Sans que je t'eusse intimidée,
À chanceler dans la splendeur !
Bientôt, je t'aurai, je parie,
Déjà ta nuance varie !*

170 *(La superbe simplicité
Demande d'immense égards !
Sa transparence de regards,
Sottise, orgueil, félicité,
Gardent bien la belle cité !
Sachons lui créer des hasards,
Et par ce plus rare des arts,
Soit le cœur pur sollicité ;
C'est là mon fort, c'est là mon fin,
À moi les moyens de ma fin !)*

*Or, d'une éblouissante bave,
Filons les systèmes légers*

180 OÙ l'oisive et l'Ève suave
S'engage en de vagues dangers !
Que sous une charge de soie
Tremble la peau de cette proie
Accoutumée au seul azur !...
Mais de gaze point de subtile,
Ni de fil invisible et sûr,
Plus qu'une trame de mon style !

190 Dore, langue ! dore-lui les
Plus doux des dits que tu connais
Allusions, fables, finesses,
Mille silences ciselés,
Use de tout ce qui lui nuise :
Rien qui ne flatte et ne l'induit
À se perdre dans mes desseins,
Docile à ces pentes qui rendent
Aux profondeurs des bleus bassins
Les ruisseaux qui des cieus descendent !

200 Ô quelle prose non pareille,
Que d'esprit n'ai-je pas jeté
Dans le dédale duveté
De cette merveilleuse oreille !
Là, pensais-je, rien de perdu ;
Tout profite au cœur suspendu !
Sûr triomphe ! si ma parole,
De l'âme obsédant le trésor,
Comme une abeille une corolle
Ne quitte plus l'oreille d'or !

210 « Rien, lui soufflais-je, n'est moins sûr
Que la parole divine, Ève !
Une science vive crève
L'énormité de ce fruit mûr
N'écoute l'Être vieil et pur
Qui maudit la morsure brève
Que si ta bouche fait un rêve,
Cette soif qui songe à la sève,
Ce délice à demi futur,
C'est l'éternité fondante, Ève ! »

220 Elle buvait mes petits mots
Qui bâtissaient une œuvre étrange ;
Son œil, parfois, perdait un ange
Pour revenir à mes rameaux.
Le plus rusé des animaux
Qui te raille d'être si dure,
Ô perfide et grosse de maux,
N'est qu'une voix dans la verdure.
- Mais sérieuse l'Ève était
Qui sous la branche l'écoutait !

230 *«Âme, disais-je, doux séjour
De toute extase prohibée,
Sens-tu la sinueuse amour
Que j'ai du Père dérobée?
Je l'ai, cette essence du Ciel,
À des fins plus douces que miel
Délicatement ordonnée...
Prends de ce fruit... Dresse ton bras !
Pour cueillir ce que tu voudras
Ta belle main te fut donnée !»*

240 *Quel silence battu d'un cil !
Mais quel souffle sous le sein sombre
Que mordait l'Arbre de son ombre !
L'autre brillait, comme un pistil !
- Siffle, siffle! me chantait-il !
Et je sentais frémir le nombre,
Tout le long de mon fouet subtil,
De ces replis dont je m'encombre :
Ils roulaient depuis le béryl
De ma crête, jusqu'au péril !*

250 *Génie ! Ô longue impatience !
À la fin, les temps sont venus,
Qu'un pas vers la neuve Science
Va donc jaillir de ces pieds nus !
Le marbre aspire, l'or se cambre !
Ces blondes bases d'or et d'ambre
Tremblent au bord du mouvement !...
Elle chancelle, la grande urne,
D'où va fuir le consentement
De l'apparente taciturne !*

260 *Du plaisir que tu te proposes
Cède, cher corps, cède aux appâts !
Que ta soif de métamorphoses
Autour de l'Arbre du Trépas
Engendre une chaîne de poses !
Viens sans venir ! forme des pas
Vaguement comme lourds de roses...
Danse cher corps... Ne pense pas !
Ici les délices sont causes
Suffisantes au cours des choses !...*

*Ô follement que je m'offrais
Cette infertile jouissance :
Voir le long pur d'un dos si frais
Frémir la désobéissance !...
Déjà délivrant son essence
De sagesse et d'illusions,
Tout l'Arbre de la Connaissance
Échevelé de visions,
Agitait son grand corps qui plonge*

270

Au soleil, et suce le songe !

*Arbre, grand Arbre, Ombre des Cieux,
Irrésistible Arbre des arbres,
Qui dans les faiblesses des marbres,
Poursuis des sucres délicieux,
Toi qui pousses tels labyrinthes
Par qui les ténèbres étreintes
S'iront perdre dans le saphir
De l'éternelle matinée,
Douce perte, arôme ou zéphir,
Ou colombe prédestinée,*

280

*Ô Chanteur, ô secret buveur
Des plus profondes pierreries,
Berceau du reptile rêveur
Qui jeta l'Ève en rêveries,
Grand Être agité de savoir,
Qui toujours, comme pour mieux voir,
Grandis à l'appel de ta cime,
Toi qui dans l'or très pur promeus
Tes bras durs, tes rameaux fumeux,
D'autre part, creusant vers l'abîme,*

290

*Tu peux repousser l'infini
Qui n'est fait que de ta croissance,
Et de la tombe jusqu'au nid
Te sentir toute Connaissance !
Mais ce vieil amateur d'échecs,
Dans l'or oisif des soleils secs,
Sur ton branchage vient se tordre ;
Ses yeux font frémir ton trésor.
Il en cherra des fruits de mort,
De désespoir et de désordre !*

300

*Beau serpent, bercé dans le bleu,
Je siffle, avec délicatesse,
Offrant à la gloire de Dieu
Le triomphe de ma tristesse...
Il me suffit que dans les airs,
L'immense espoir de fruits amers
Affole les fils de la fange...
- Cette soif qui te fit géant,
Jusqu'à l'Être exalte l'étrange
Toute-Puissance du Néant !*

310

Commentaire

Le poème paraphrase l'épisode de l'Éden évoqué dans la "Genèse" et met en scène le machiavélisme du Tentateur biblique : le malin a la parole et, avec une bonhomie vulgaire, décrit la vulnérabilité des humains et la tentation d'Ève. Mais le poème s'achève sur l'exaltation de l'ambition luciférienne ; fauteur sans doute de désordre et de mort, l'arbre de la science n'en hisse pas moins jusqu'au divin ce quasi-néant, ce «roseau pensant» qu'est l'être humain. Bercé par la brise dans la

rainure de l'Arbre de la Connaissance, le diable qui a pris la forme d'un serpent contemple le Paradis terrestre. Il soutient qu'en créant le monde, nécessairement imparfait, Dieu a commis une faute portant atteinte à son propre Absolu. Il apostrophe le Soleil :

Perdant ainsi son caractère unique, il est devenu le Dieu-Personne, et à sa Personne s'est opposée, comme un miroir, l'antipersonne qu'est le démon qui, du fait de cette erreur, tient sa puissance. En vain Dieu a-t-il alors créé les êtres humains à son image pour qu'ils l'adorent et le servent : ils ont écouté la voix du diable, qui est la voix la plus secrète de leurs coeurs. Il se fait donc un malin plaisir de régner sur les humains, qu'il conduit à leur perte par la conscience de soi et l'orgueil. C'est ainsi que le Serpent a pu séduire Ève : elle tend déjà la main vers le fruit défendu sur l'Arbre de la Connaissance.

Dans ces strophes, peut-être inspirées du "Jeu d'Adam", Valéry se plut à rappeler, sur le mode ironique, la tentation qui a inspiré à Ève le désir de mordre aux «*fruits de mort*». Mais les trois derniers vers semblent être la réplique victorieuse du poète qui exalte la Science par laquelle l'humain s'élève jusqu'à l'Être suprême.

"Ébauche d'un serpent" reproduit en partie, sous forme d'ode, les thèmes mêmes de "La jeune Parque".

*« Comme las de son pur spectacle
Dieu lui-même a rompu l'obstacle
De sa parfaite éternité »,*

Éternité semblable à ce Moi de plénitude, à cet Être idéal d'où la Parque, sous la morsure du même serpent, a glissé dans la vie. Un Être d'ailleurs qui, par rapport à notre monde d'individus, peut aussi bien être dit un Non-Être, dans la pureté duquel l'univers n'apparaît que comme un défaut. C'est ce défaut que nous prenons pour l'être. Illusion subtile, mensonge utile, dont le serpent s'est fait l'instrument. Ce serpent parle comme le démon à Éloa, avec cette différence qu'il ne fait pas appel aux puissances d'âme et d'amour, mais à la chair, à la chair qui se connaît, se goûte et construit.

*« Je vais, je viens, je glisse, plonge,
Je disparaîs dans un cœur pur.
Fut-il jamais de sein si dur
Qu'on n'y puisse loger un songe?
Qui que tu sois, ne suis-je point
Cette complaisance qui poind
Dans ton âme lorsqu'elle s'aime?*

*Je suis au fond de sa faveur
Cette inimitable saveur
Que tu ne trouves qu'à toi-même ! »*

Autour d'Ève mère des hommes comme autour de la Parque figure de l'Être, il tisse son réseau d'illusion :

*« Que sous une charge de soie,
Tremble la peau de cette proie,
Accoutumée au seul azur ! »*

Ces fils subtils, c'est l'instant, le mouvement, l'ivresse de ce qui n'est pas éternel, de ce que jamais on ne verra deux fois :

*« N'écoute l'être vieil et pur
Qui maudit la morsure brève !
Que si ta bouche fait un rêve,
Cette soif qui songe à la sève,
Ce délice à demi futur,
C'est l'éternité fondante, Ève ! »*

L'éternité qui fond dans le néant pour laisser sur son passage la trace aiguë, d'un moment. Mais ce néant comme dans "La jeune Parque" prend une figure positive par le désir, et la conscience devient de l'Être. L'arbre de la connaissance, dans lequel le Serpent est lové, est aussi, est plutôt l'arbre de la

Vie. L'Être se refait, ou se fait, à travers la chute et le mouvement, par la construction. Le Serpent dit à l'arbre :

*« Cette soif qui te fit géant »
Jusqu'à l'Être exalte l'étrange
Toute-Puissance du Néant. »*

Vers 204 : Ce «fruit mûr» est le fruit de l'arbre de la Connaissance.

Vers 212 : Cela signifie qu'elle suivait du regard (mais l'expression a aussi une valeur symbolique).

Vers 219 : Précédé de l'article, le nom propre prend une nuance familière et moqueuse.

Vers 224 : Le Serpent se présente comme une sorte de Prométhée, bienfaiteur des humains.

Vers 235 : L'appel du serpent est une invitation à se conduire comme lui, à devenir un serpent.

Vers 236 : «Le nombre [...] de ces replis» : « les nombreux replis ».

Vers 241 : Le génie est, ici, l'art du séducteur (et du sculpteur, voir vers 245).

Vers 244 : Les «pieds nus» sont ceux d'Ève qui s'avance.

Vers 245-250 : Les métaphores précieuses de ces vers, appuyées d'allitérations (vers 246) évoquent le corps d'Ève prêt à se mouvoir, assimilé à une statue ou à un vase humain que modèle le serpent.

Vers 250 : «L'apparente taciturne» est Ève qui ne répond jamais au serpent.

Vers 254 : «Autour» dépend de «engendrer». «L'Arbre du Trépas» est l'Arbre de la Connaissance (voir vers 299).

Vers 255 : «Une chaîne de poses» est une danse (voir vers 256-258) d'Ève autour de l'Arbre.

Vers 263 : Le «dos si frais» est celui d'Ève s'allongeant pour atteindre le fruit.

Vers 269-270 : À peine Ève a-t-elle cueilli le fruit que l'Arbre s'agite et distille son suc fait d'un mélange de vérités et d'erreurs.

Vers 271-280 : La Connaissance est symbolisée par cet Arbre dont les racines puisent dans les ténèbres de la terre les «sucs» que la sève élèvera jusqu'au ciel bleu.

Vers 288 : «Proméus» signifie «fais monter».

Vers 295 : «Ce vieil amateur d'échecs» est le serpent lui-même (double sens du mot «échecs»).

Vers 298 : Le serpent inspire à l'être humain une perpétuelle insatisfaction devant la connaissance (voir vers 306-307).

Vers 303 : Le vers est ironique car le fait que la connaissance humaine ne puisse jamais satisfaire les êtres humains est un hommage indirect à Dieu.

Vers 306 : Les «fruits amers» sont les fruits de l'Arbre de la Connaissance.

Vers 307 : «Les fils de la fange» sont les hommes qui, selon la «Genèse», ont été créés par Dieu à partir du limon.

Vers 308 : «Te» se rapporte sans doute à l'arbre.

Vers 308-310 : Ces trois derniers vers semblent être prononcés par le poète qui coupe la parole au serpent dont il limite le pessimisme : il se peut que la science humaine ne soit jamais que le produit orgueilleux d'un «Néant» (l'être humain) perpétuellement insatisfait ; toujours est-il que ce «Néant» arrive à se donner ainsi une existence positive («l'Être») et une «Toute-Puissance» sur la nature.

“Les ”

*Dures grenades entr'ouvertes
Cédant à l'excès de vos grains,
Je crois voir des fronts souverains
Éclatés de leurs découvertes !*

*Si les soleils par vous subis,
Ô grenades entre-bâillées
Vous ont fait d'orgueil travaillées
Craquer les cloisons de rubis,*

*Et que si l'or sec de l'écorce
À la demande d'une force
Crève en gemmes rouges de jus,*

*Cette lumineuse rupture
Fait rêver une âme que j'eus
De sa secrète architecture.*

Commentaire

Le poème est un sonnet, organisé en deux phrases dont la première s'étend sur le premier quatrain, la seconde, qui est une amplification de la première, sur les autres strophes.

Le Méditerranéen qu'était Valéry voit dans ces fruits, si typiquement méditerranéens, qui, «*d'orgueil travaillés*» (c'est-à-dire «tourmentés par l'orgueil») ont vu «*l'or sec de l'écorce*» s'«*éclater*» sous l'action d'une force intérieure, leurs «*grains*» étant plus loin des «*gemmes*» (c'est-à-dire des pierres précieuses), le symbole de chercheurs intellectuels victimes de la puissance même de leur génie créateur, de la lente maturation de leurs idées jusqu'au moment où une force mystérieuse fait apparaître au grand jour leurs richesses intérieures.

D'où les «*fronts souverains*» de la première strophe. Puis, le poète parlant de lui-même dans les trois autres strophes, cette «*âme*» dont il dit qu'il l'eut lorsqu'il fut un de ces chercheurs (en fait, il en est resté un toute sa vie) et dont il découvre dans les grenades la «*secrète architecture*».

Par la précision évocatrice du vocabulaire et la qualité expressive des vers, la description peut rivaliser avec une nature morte de Cézanne ou de Matisse.

“Le vin perdu”

*J'ai, quelque jour, dans l'Océan,
(Mais je ne sais plus sous quels cieux)
Jeté, comme offrande au néant,
Tout un peu de vin précieux...*

*Qui voulut ta perte, ô liqueur?
J'obéis peut-être au devin?
Peut-être au souci de mon cœur,
Songeant au sang, versant le vin?*

*Sa transparence accoutumée
Après une rose fumée
Reprit aussi pure la mer...*

*Perdu ce vin, ivres les ondes !...
J'ai vu bondir dans l'air amer
Les figures les plus profondes...*

Commentaire

Ces quelques gouttes de vin rappellent les libations à la mode antique ou l'offrande eucharistique. En apparence, elles vont se perdre dans l'Océan et leur action semble vaine ; pourtant, les ondes sont ivres et l'immensité est mise en mouvement. Ainsi les trouvailles des artistes et des penseurs, qui semblaient perdues, peuvent susciter des chefs-d'œuvre inattendus.

Vers 3 : «*Offrande au néant*» car elle semble perdue.

Vers 6 : «J'obéis peut-être à la volonté du destin».

Vers 7 : «Peut-être à quelque impulsion secrète».

Vers 8 : «Comme le prêtre, versant le vin, renouvelle le sacrifice du Christ».

“Intérieur”

*Une esclave aux longs yeux chargés de molles chaînes
Change l'eau de mes fleurs, plonge aux glaces prochaines,
Au lit mystérieux prodigue ses doigts purs ;
Elle met une femme au milieu de ces murs
Qui dans ma rêverie errant avec décence,
Passe entre mes regards sans briser leur absence,
Comme passe le verre au travers du soleil,
Et de la raison pure épargne l'appareil.*

Commentaire

Valéry n'a loué l'amour que sous les formes du sommeil et de la mort : c'est le rendre à un jeu de lignes, de masse et de pure beauté qui s'accorde à ce rêve.

“Le cimetière marin”

*Ce toit tranquille, où marchent des colombes,
Entre les pins palpite, entre les tombes ;
Midi le juste y compose de feux
La mer, la mer, toujours recommencée !
Ô récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux !*

10

*Quel pur travail de fins éclairs consume
Maint diamant d'imperceptible écume,
Et quelle paix semble se concevoir !
Quand sur l'abîme un soleil se repose,
Ouvrages purs d'une éternelle cause,
Le Temps scintille et le Songe est savoir.*

*Stable trésor, temple simple à Minerve,
Masse de calme, et visible réserve,
Eau sourcilleuse, Œil qui gardes en toi
Tant de sommeil sous un voile de flamme,
Ô mon silence !... Édifice dans l'âme,
Mais comble d'or aux mille tulle, Toit !*

20

*Temple du Temps, qu'un seul soupir résume,
À ce point pur je monte et m'accoutume,
Tout entouré de mon regard marin ;
Et comme aux dieux mon offrande suprême,
La scintillation sereine sème
Sur l'altitude un dédain souverain.*

Comme le fruit se fond en jouissance,

30 *Comme en délice il change son absence
Dans une bouche où sa forme se meurt,
Je hume ici ma future fumée,
Et le ciel chante à l'âme consumée
Le changement des rives en rumeur.*

*Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change !
Après tant d'orgueil, après tant d'étrange
Oisiveté, mais pleine de pouvoir,
Je m'abandonne à ce brillant espace,
Sur les maisons des morts mon ombre passe
Qui m'apprivoise à son frêle mouvoir.*

40 *L'âme exposée aux torches du solstice,
Je te soutiens, admirable justice
De la lumière aux armes sans pitié !
Je te rends pure à ta place première :
Regarde-toi !... Mais rendre la lumière
Suppose d'ombre une morne moitié.*

*Ô pour moi seul, à moi seul, en moi-même,
Auprès d'un cœur, aux sources du poème,
Entre le vide et l'événement pur,
J'attends l'écho de ma grandeur interne,
Amère, sombre et sonore citerne,
Sonnant dans l'âme un creux toujours futur !*

50 *Sais-tu, fausse captive des feuillages,
Golfe mangeur de ces maigres grillages,
Sur mes yeux clos, secrets éblouissants,
Quel corps me traîne à sa fin paresseuse,
Quel front l'attire à cette terre osseuse?
Une étincelle y pense à mes absents.*

60 *Fermé, sacré, plein d'un feu sans matière,
Fragment terrestre offert à la lumière,
Ce lieu me plaît, dominé de flambeaux,
Composé d'or, de pierre et d'arbres sombres,
Où tant de marbre est tremblant sur tant d'ombres ;
La mer fidèle y dort sur mes tombeaux !*

*Chienne splendide, écarte l'idolâtre !
Quand solitaire au sourire de pâte,
Je pais longtemps, moutons mystérieux,
Le blanc troupeau de mes tranquilles tombes,
Éloignes-en les prudentes colombes,
Les songes vains, les anges curieux !*

70 *Ici venu, l'avenir est paresse.
L'insecte net gratte la sécheresse ;
Tout est brûlé, défait, reçu dans l'air
À je ne sais quelle sévère essence...
La vie est vaste, étant ivre d'absence,*

Et l'amertume est douce, et l'esprit clair.

*Les morts cachés sont bien dans cette terre
Qui les réchauffe et sèche leur mystère.
Midi là-haut, Midi sans mouvement
En soi se pense et convient à soi-même...
Tête complète et parfait diadème,
Je suis en toi le secret changement.*

80

*Tu n'as que moi pour contenir tes craintes !
Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes
Sont le défaut de ton grand diamant..
Mais dans leur nuit toute lourde de marbres,
Un peuple vague aux racines des arbres
A pris déjà ton parti lentement.*

90

*Ils ont fondu dans une absence épaisse,
L'argile rouge a bu la blanche espèce,
Le don de vivre a passé dans les fleurs !
Où sont des morts les phrases familières,
L'art personnel, les âmes singulières?
La larve file où se formaient des pleurs.*

*Les cris aigus des filles chatouillées,
Les yeux, les dents, les paupières mouillées,
Le sein charmant qui joue avec le feu,
Le sang qui brille aux lèvres qui se rendent,
Les derniers dons, les doigts qui les défendent,
Tout va sous terre et rentre dans le jeu !*

100

*Et vous, grande âme, espérez-vous un songe
Qui n'aura plus ces couleurs de mensonge
Qu'aux yeux de chair l'onde et l'or font ici?
Chanterez-vous quand serez vaporeuse?
Allez ! Tout fuit ! Ma présence est poreuse,
La sainte impatience meurt aussi !*

*Maigre immortalité noire et dorée,
Consolatrice affreusement laurée,
Qui de la mort fais un sein maternel,
Le beau mensonge et la pieuse ruse !
Qui ne connaît, et qui ne les refuse,
Ce crâne vide et ce rire éternel !*

110

*Pères profonds, têtes inhabitées,
Qui sous le poids de tant de pelletées,
Êtes la terre et confondez nos pas,
Le vrai rongeur, le ver irréfutable
N'est point pour vous qui dormez sous la table,
Il vit de vie, il ne me quitte pas !*

Amour, peut-être, ou de moi-même haine?

120 *Sa dent secrète est de moi si prochaine
Que tous les noms lui peuvent convenir !
Qu'importe ! Il voit, il veut, il songe, il touche !
Ma chair lui plaît, et jusque sur ma couche,
À ce vivant je vis d'appartenir !*

*Zénon ! Cruel Zénon ! Zénon d'Élée !
M'as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas !
Le son m'enfante et la flèche me tue !
Ah ! le soleil... Quelle ombre de tortue
Pour l'âme, Achille immobile à grands pas !*

130 *Non, non !... Debout ! Dans l'ère successive !
Brisez, mon corps, cette forme pensive !
Buvez, mon sein, la naissance du vent !
Une fraîcheur, de la mer exhalée,
Me rend mon âme... Ô puissance salée !
Courons à l'onde en rejaillir vivant !*

*Oui ! Grande mer de délires douée,
Peau de panthère et chlamyde trouée
De mille et mille idoles du soleil,
Hydre absolue, ivre de ta chair bleue,
Qui te remords l'é�incelante queue
Dans un tumulte au silence pareil,*

140 *Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !
L'air immense ouvre et referme mon livre,
La vague en poudre ose jaillir des rocs !
Envolez-vous, pages tout éblouies !
Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies
Ce toit tranquille où picoraient des focs !*

Commentaire

Ce cimetière, qui domine la mer, qui est étagé au flanc du Mont Saint-Clair, est celui de Sète, ville natale du poète. Il y repose aujourd'hui auprès des siens.

Il a confié : «*Ce ne fut d'abord pour moi qu'une figure rythmique vide ou remplie de syllabes vaines qui me vint obséder quelque temps. "Le cimetière marin" a commencé en moi par un certain rythme, qui est celui du vers français de dix syllabes, coupé en quatre et six. je n'avais encore aucune idée qui dût remplir cette forme. Peu à peu des mots flottants s'y fixèrent, déterminèrent de proche en proche le sujet, et le travail (un très long travail) s'imposa. Le poème possible fut un monologue de "moi", dans lequel les thèmes les plus simples et les plus constants de ma vie affective et intellectuelle tels qu'ils s'étaient imposés à mon adolescence et associés à la mer et à la lumière d'un certain lieu des bords de la Méditerranée, fussent appelés, tramés, opposés.*» Ces images et ces idées étaient toutes plus ou moins rattachées «*au culte inconscient de trois ou quatre déités incontestables : la Mer, le Ciel, le Soleil.*»

Le poème est constitué de sizains de décasyllabes, le mètre le plus énergiquement structuré de la langue française.

Le poème module musicalement les thèmes philosophiques de l'Être absolu (l'en-soi, le dieu de Parménide et de Zénon symbolisé par ciel et le soleil) de l'être relatif (le pour-soi, l'être humain incarné par le poète et symbolisé par l'agitation marine) et du non-être (la mort, évoquée par l'appareil

funèbre du cimetière de Sète). La pensée se déplace constamment entre ces trois points, concepts philosophiques attirants et repoussants à la fois, métaphorisés par le cadre matériel ; elle conclut sur l'acceptation joyeuse des turbulences d'ici-bas, le refus des soifs d'absolu pathologiques. «Valéry est notre Lucrèce» déclara Alain à propos de ce poème dont le lyrisme et la musique tempèrent l'aridité spéculative.

On sentira, sur un autre registre, la différence entre Valéry et les romantiques, en s'attachant au "*Cimetière marin*", qui est en passe de devenir le plus célèbre de ses poèmes. Les cimetières ont donné au pessimisme romantique ses lieux d'élection. Gautier, Hugo, Baudelaire ont développé avec puissance ou fait jaillir avec déchirement, dans leurs poèmes de cimetière, l'angoisse ou l'ironie macabre. Ici la méditation sur un cimetière au bord de la mer implique bien tout l'appareil obligatoire, technique, de telles méditations, la présence, même l'hallucination du cadavre ou de squelette, et tels vers précis à la Villon ou à la Baudelaire. Mais, comme les morts eux-mêmes, fondus «*dans une absence épaisse*» et rentrés dans le jeu, la méditation est une méditation rentrée dans l'être, commensurable à l'être impersonnel, une méditation métaphysique.

Mer et cimetière sont pris dans une essence commune, cimetière marin et mer cimetière de l'être. Mais cimetière senti, éprouvé, réalisé de l'intérieur, «*toit tranquille*» du premier et du dernier vers. Et l'homme, lui aussi, ne voit de son être qu'une seule pellicule superficielle comme celle de la mer, un toit.

*« Eau sourcilleuse, Œil qui gardes en toi
Tant de sommeil sous un voile de flamme,
Ô mon silence ! Édifice dans l'âme,
Mais comble d'or aux mille tuiles, Toit ! »*

Cimetière, force paisible des morts confondus qui rentrent dans le jeu universel ; mer, corps vivant qui est là et qui s'interroge ; tous trois passent sous le dénominateur commun de cette métaphore : le toit. Lieu parfait pour penser la substance, pour se penser dans la substance par delà ces écorces, ces toits. La rumeur de la mer se tient ici comme la gardienne du silence intérieur et de la méditation sur l'être.

*« Chienne splendide, écarte l'idolâtre !
Quand, solitaire au sourire de pâtre,
Je pais longtemps, moutons mystérieux,
Le blanc troupeau de mes tranquilles tombes,
Éloignes-en les prudentes colombes,
Les songes vains, les anges curieux ! »*

Que la méditation demeure obstinément fixée sur l'essence, retirée, absorbée, par delà les toits, dans la profondeur, au foyer, à la citerne.

*« Ô pour moi seul, à moi seul, en moi-même,
Après d'un cœur, aux sources du poème,
Entre le vide et l'événement pur,
J'attends l'écho de ma grandeur interne,
Amère, sombre et sonore citerne,
Sonnant dans l'âme un creux toujours futur ! »*

Qu'est-ce que je trouve en moi, qui m'oppose vivant à cette mort universelle, pleine, douce, calme, à ces réalités poreuses de la lumière, du grand midi étalé sur ma tête, de la mer massive et du cimetière où l'être reprend son niveau, à ces deux moitiés du monde qui se coupent en moi, l'épaisseur de lumière en haut et l'épaisseur d'ombre en bas? Je trouve ceci, le changement, ce que Valéry allégorise ailleurs par la morsure du serpent. Je suis l'être qui change. C'est ce qui me permet d'appeler l'absolu une absence, d'en faire un non-être. Car l'être pris en soi serait, comme pour l'Éléate, ce qui ne change pas, ou ce qui ne change plus. Et cet être immuable je l'élimine, je le décline par ma seule présence, puisque je suis ce qui change, puisque, quand je ne changerai plus, quand je serai rendu à l'A = A de l'identité, rentré dans le jeu de ces tombes et de cette mer, je ne serai plus. L'immortalité, quand nous la concevons comme une possession définitive et comme la permanence d'un état, nous lui donnons exactement la même figure qu'à la mort.

« Pères profonds, têtes inhabitées,

*Qui sous le poids de tant de pelletées,
Êtes la terre et confondez nos pas,
Le vrai rongeur, le ver irréfutable
N'est point pour vous qui dormez sous la table,
Il vit de vie, il ne me quitte pas ! »*

Les six vers de cette strophe nous offrent le condensé de cette idée : la vraie mort est celle des vivants qui passent en sachant qu'ils passent. Et qui le savent sans effet, faisant pourtant de ce savoir le fondement de tout art et de toute culture.

Être et non-être sont dès lors des termes trop simples, et artificiels. Il s'agit ici de « *partis* » : le parti de l'identité et le parti du changement, le parti de l'univers et le parti de moi-même, de ma vie. Nous reconnaissons toujours les thèmes de "La jeune Parque" :

*« Tu n'as que moi pour contenir tes craintes !
Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes
Sont le défaut de ton grand diamant !
Mais dans leur nuit, toute lourde de marbres,
Un peuple vague aux racines des arbres
A déjà pris ton parti lentement. »*

Le ver rongeur de la transformation, dont nous faisons le symbole de la mort et du tombeau, bien plutôt il est celui de la vie. Il vit dans notre vie et non dans notre mort; il se confond avec notre conscience, avec la conscience de notre changement, avec le changement de notre conscience.

Cette méditation métaphysique du "Cimetière marin" ressemble donc à une méditation bergsonienne, et on l'imagerait volontiers épanouie en marge de "La perception du changement". Mais cet élément métaphysique, c'est moi, c'est le critique, qui l'introduit, ou plutôt qui l'accouche, qui ramène, par un jeu de dissociation et de désarticulation, le concret à l'abstrait, et qui obéit à cette inévitable nécessité du métier: attendre, comme Faguet, le poète au coin d'un bois pour lui demander ses «idées». Si Valéry bergsonise, c'est un peu comme les poètes du XVIIe siècle auraient, selon Nisard, cartésianisé: sans s'en douter. Valéry demeure ici sur le registre poétique. Mais lorsque moi, critique, je traduis ce registre poétique en un registre métaphysique, Valéry doit être le dernier à m'en blâmer, et quelque chose en lui y consent, même m'y sollicite, m'amène à écrire aujourd'hui sur lui plutôt que sur dix sujets qui se proposent à ma plume. Le Valéry poète est déposé sur un chemin par un Valéry d'amplitude plus vaste et d'un mouvement qui va ou qui irait plus loin, ce Valéry qui rêve, après Descartes et Leibniz, d'une caractéristique universelle, d'un langage commun ou d'une algèbre qualitative valable pour toutes les disciplines, «l'algèbre et la géométrie, dit-il, sur le modèle desquelles je m'assure que l'avenir saura construire un langage pour l'intellect». Or on imagine volontiers des racines communes à la poésie et à la métaphysique, comme Parménide ou Platon en avaient eu l'intuition, et ces racines nul blanc n'est pour nous plus commode à les rêver que celui où sont posées les stances du "Cimetière marin".

Les dernières de ces stances nous y invitent presque formellement :

*« Zénon ! Cruel Zénon ! Zénon d'Élée !
M'as-tu percé de cette flèche ailée,
Qui vibre, vole et qui ne vole pas !
Le son m'emporte et la flèche me tue !
Oh ! le soleil !... Quelle ombre de tortue
Pour l'Âme, Achille immobile à grands pas ! »*

Quand je dis et que je pense : «Je suis un être qui change !», je rencontre l'Éléate qui fait du changement et du mouvement un non-être (ces arguments de Zénon derrière lesquels on aperçoit, comme derrière un drapeau) permanent, tous les bataillons de la métaphysique et des métaphysiciens. La flèche me tue, dit Valéry comme M. Bergson. L'argument de la flèche me nie, nie la vie en niant le changement. Le son de la flèche vibrante «m'enfante» parce que mon être, et surtout mon être de poète, consiste à épouser cette vibration mystérieuse, ce mouvement, ce principe de ce

qui se meut et qui change, c'est-à-dire l'âme. La matière, le cimetière marin, la lumière massive et substantielle (comme celle de "La jeune Parque"), et tout le « parti » du stable, ils nient l'être, ils font l'être quand nous les pensons, immobile et contradictoire, comme la tortue éléate nie le progrès d'Achille, lui défend de rattraper son avance, et déclare dialectiquement immobiles les pas de ses pieds légers. Mais cette dialectique de Zénon, évoquée par "Le cimetière marin", ne fait qu'un tremplin sur lequel rebondit plus agile le « parti » du changement, le « parti » pour le changement, c'est-à-dire l'Âme. Les trois dernières stances reproduisent les images mêmes et tout l'être poétique des trois dernières pages de "La jeune Parque", sonnent une vraie « marche » bergsonienne.

*« Non ! Non !... Debout ! Dans l'ère successive !
 Briser, mon corps, cette forme pensive !
 Buvez, mon sein, la naissance du vent !
 Une fraîcheur, de la mer exhalée,
 Me rend mon âme... Ô puissance salée,
 Courons à l'onde en rejaillir vivant ! »*

Comme on le voit, Valéry a refait plusieurs fois, avec des systèmes d'images poétiques et un souffle poétique différent, le même poème. C'est peut-être la raison pour laquelle il lui semble avoir dit à peu près tout ce qu'il avait à dire en vers. Quoi qu'il en soit des découvertes futures et du renouvellement qui pourra jaillir, à tel moment, en lui, n'oublions pas qu'un poète peut fort bien se contenter d'un sujet, ou de quelques sujets, indéfiniment variés par des richesses d'expression que Valéry possède mieux que personne. D'ailleurs il sait, comme Mallarmé, doter d'une radiation infinie la substance imperceptible d'un petit poème presque sans sujet. Souvenons-nous de ce simple "Toast" de Mallarmé, à un banquet de poètes, toast qui, presque sans mots, plante son drapeau sur tant d'espace.

*« Une ivresse belle m'engage
 À porter debout ce salut,
 Solitude, récif, étoile,
 À n'importe ce qui valut
 Le blanc souci de notre voile. »*

Ce poème est la pièce la plus ouverte de Valéry, celle où il a mis le plus d'autobiographie et aussi de philosophie personnelle. Il se présente comme une méditation lyrique sur la vie et la mort, la lumière et la conscience, l'absolu et l'être, et se clôt par une invite à épuiser la vie dans « l'ère successive ». Dans l'oeuvre de cet amateur de « comédie intellectuelle », il surprend étrangement le lecteur par son ton de confiance intime et, pourrait-on dire, presque sentimentale. Et la pensée nous vient que c'est peut-être là une des raisons pour lesquelles Valéry se refusa tout d'abord à le publier.

L'amour de la mer et, en particulier, de la Méditerranée, s'y exprime tout entier. Le poète s'identifie à elle, « toujours recommencée » ; la méditation de la mort qu'elle lui suggère, et l'appel de l'action qu'elle suscite en son être ébloui, en acquièrent une grandeur nouvelle et pourtant familière. Le midi, c'est l'immobilité et l'éternité. La mer, c'est le frissonnement et la conscience. Sur ce thème, Valéry construit son poème comme une tragédie en quatre actes. Il choisit pour ce faire le décasyllable, vers rarement employé dans la poésie française depuis Ronsard. Et ce disciple de Mallarmé rejoignit, avec un rare bonheur, la langue de la Pléiade : « Chanterez-vous quand serez vaporeuse ? » Il aime l'allitération (un peu trop parfois), mais la plus belle lumière se répand et joue de ses mille feux sur ces vers taillés en diamants.

Comme l'annonce l'épigraphe grecque tirée de Pindare ("Pythiques", III), qu'on pourrait ainsi traduire : « Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible », c'est une méditation métaphysique sur la vie et la mort, une interrogation existentielle, un poème méditerranéen de la lumière qui montrait encore le poète à l'écoute de lui-même. Pour exprimer ces contrastes entre la mort et la vie, l'immobilité et le mouvement, la lumière et l'ombre, le poète a su tirer de son inspiration méditerranéenne un monde de sensations et d'images intensément évocatrices. Et afin de créer l'univers poétique, il a « tenté de maintenir des conditions musicales constantes ».

Valéry travailla longtemps sur ce poème qui parut pour la première fois dans "La nouvelle revue française" de juin 1920.

Strophes I-IV : Contemplation extatique illusion de communier avec «*le calme des dieux*».

Vers 1 : Il décrit une mer calme parcourue des voiles blanches des bateaux.

Vers 2 : «*Entre les tombes*» : la mer est vue de haut à travers les pins et les tombes.

Vers 3 : «*Midi le juste*» parce que le soleil, au zénith, divise le jour en parties égales. Midi symbolise l'Être parfait.

«*y compose*» : le poète a expliqué : «J'entends par composition un ordre de choses visibles et la transformation lente de cet ordre qui constitue tout le spectacle d'une journée» ; le soleil évoque l'idée d'un maître unique.

Vers 6 : «*Le calme des dieux*» : la mer comme séjour de Neptune et comme symbole d'un élément païen apaisant.

Vers 7 : Cette combustion qui produit le scintillement de la mer (vers 12) est presque immatérielle (voir vers 55) : le poète est introduit dans le monde de l'absolu.

Vers 9 : Cette sérénité n'est peut-être qu'une illusion.

Vers 11 : «*Ouvrages purs*» (par opposition au soleil et à la mer qui sont des ouvrages matériels, donc impurs, du Créateur) est en apposition à «*Temps*» et à «*Songe*» (vers 12).

Vers 12 : La contemplation du poète s'apparente à la vision divine : le temps est saisi, dans sa simultanéité, comme un éternel présent, et la connaissance résulte d'une communion intuitive.

La troisième strophe est une suite d'invocations à la mer, progressivement identifiée à l'âme du poète par l'intermédiaire d'une succession d'images évoquant les trésors et les puissances que recouvre le calme de la mer, en particulier celle de l'«œil» et celle de l'«édifice» ; et, par correspondance, les richesses qui «sommeillent» sous le silence de l'âme.

Vers 13 : Minerve est la déesse de la sagesse.

Vers 15 : La mer étincelante est un «œil» immense dont l'éclat voile des forces secrètes.

Vers 18 : «*Comble*» a le sens de «faîte».

Vers 19 : «*Temple du Temps*» est en apposition à «*je*» (vers 20).

Vers 20 : Semblable aux dieux, le contemplateur monte jusqu'à ce point d'absolu où, affranchi de la durée, le Temps est l'instant («*soupir*») qui résume l'éternité, état d'exception qu'il peut croire durable.

Vers 23 : «*La scintillation sereine*» est à la fois l'étincellement de la mer et le regard serein que le poète lance sur elle.

Vers 24 : «*L'altitude*» (sens latin) est la profondeur de la mer.

Le «*dédain souverain*» est la sérénité divine, dédaignant l'agitation des profondeurs de la mer et de l'âme.

Strophes V-VIII : Prise de conscience de l'être qui «*change*», éphémère et imparfait.

Vers 28 : «*ma future fumée*» : le poète savoure d'avance le moment où il se dissipera en fumée sur son bûcher funèbre.

Vers 30 : Le ciel rappelle à l'âme changeante (voir vers 31) et périssable que les vagues modifient sans cesse le rivage qui ne devient plus qu'une «*rumeur*».

Vers 31 : «*Beau*», «*vrai*», définissent l'Absolu, par opposition à l'être qui change.

Vers 32-33 : Ces deux vers désignent la méditation intellectuelle. «*Étrange Oisiveté*» parce que cette communion avec l'Être absolu était étrangère à sa condition. «*Pleine de pouvoir*» signifierait-il féconde en possibilités ou exerçant sur lui sa toute-puissance?

Vers 36 : Le poète se résigne à redevenir prisonnier de l'espace et du temps, à rentrer dans le monde des choses transitoires, rendu sensible par la vue des tombes et de son ombre mouvante.

un thème cher à Valéry : la pureté de l'être répond à l'éclat du soleil (voir, dans «*Le cimetière marin*» :

«*L'âme exposée aux torches du solstice,*

Je te soutiens, admirable justice

De la lumière aux armes sans pitié !

Je te rends pure à ta place première» (vers 37-40).

Vers 38 : «*Je te soutiens*» : le poète reçoit l'éclat de la lumière et s'efforce de la réfléchir dans la lucidité de la conscience. «*Admirable justice*» répond à «*Midi le juste*» du vers 3.

Vers 41 : «*Regarde-toi*» : la lumière étant symbole de la conscience lucide se regarde elle-même.

Vers 42 : Il montre l'échec de l'humain qui voudrait être un esprit pur : il existe une zone d'ombre sur la connaissance et la conscience. «*Morne moitié*» s'explique parce que tout objet qui reçoit et réfléchit la lumière a nécessairement un côté opaque.

Vers 45 : Le moi se situe entre l'impression de vide qu'il éprouve s'il se penche sur lui-même (voir vers 46-48) et l'impression d'efficacité s'il réalise quelque chose («*évènement*»).

Vers 48 : L'attente passionnée est suivie d'une déception : la connaissance intime du Moi est toujours rejetée vers le futur.

Strophes IX-XVIII : La condition humaine: l'immortalité n'est qu'une illusion.

Vers 49 : Il s'agit de la mer.

Vers 50 : La mer est aperçue à travers les feuillages et les grillages du cimetière.

Vers 51 : «*Secrets éblouissants*» est-il en apposition à «*captive*» et à «*golfe*»? Il ne faut pas oublier non plus la correspondance entre le mystère des gouffres marins et les profondeurs secrètes de la conscience.

Vers 53 : «*L'*» représente le corps. La «*terre osseuse*» est celle du cimetière.

Vers 54 : L'«*étincelle*» est l'âme. «*Y*» représente «*front*». «*Mes absents*» sont les parents du poète enterrés dans le cimetière.

Vers 55 : Le «*feu sans matière*» est le soleil.

Vers 57 : Les «*flambeaux*» sont des cyprès (voir le vers 58).

Vers 58 : L'«*or*» est celui de la lumière.

Vers 59 : «*Tremblant*» s'explique parce que, vu à travers l'air surchauffé, le marbre semble vibrer.

Vers 61 : «*Chienne splendide*» est une image qui a été préparée au vers précédent : «*La mer fidèle...*»
«*L'idolâtre*» est celui qui croit aux emblèmes de l'immortalité (voir vers 65-66).

Vers 63 : «*Je pais*» : «je fais paître».

Vers 65-66 : Valéry repousse la colombe du Saint-Esprit, les «*songes*» spiritualistes de la vie éternelle et les anges gardiens figurés sur les tombes.

Vers 67 : «*Paresse*» reprend «*sa fin paresseuse*» du vers 52. Croire en un avenir éternel est paresse de l'esprit.

Vers 68 : C'est un beau vers, évoquant l'immatériel par correspondance avec le crissement des cigales, l'harmonie imitative confinant cependant à l'exercice de virtuosité.

Vers 71 : Voir les vers 26 et 85.

Vers 72 : Au lieu d'en éprouver de l'«*amertume*» comme les autres êtres humains, le poète lucide accueille avec douceur la loi de la nature.

Vers 74 : Tarit, dissipe.

Vers 76 : Voir strophe I : Midi symbolise l'Être immuable et parfait ; contemplant sa propre essence, il se suffit à lui-même.

Vers 77 : En utilisant ces symboles matériels de la perfection divine, le poète s'adresse au soleil de «*Midi*». Dans cette apostrophe, et dans les vers 78-84, l'être humain se présente comme un «*défaut*» qui altère la perfection du grand Tout, de l'Absolu immuable.

Vers 79 : Deux sens possibles : a) pour soutenir sans faiblesse les craintes que tu veux m'inspirer - b) pour éprouver, en toi, des craintes.

Vers 81 : Toute conscience qui vit et ressent n'est qu'un défaut dans la pureté de l'Absolu.

Vers 83 : «*Un peuple vague*» est celui des morts.

Vers 84 : Différant en cela des vivants, qui sont instables, les cadavres retrouvent, dans la terre où ils se dissolvent, la stabilité de la matière : ils prennent le parti de l'Absolu, de l'Immuable qui se confond avec le Non-Être.

Vers 86 : Les ossements. Cette strophe et la suivante évoquent, avec le réalisme et la mélancolie d'un Villon, la condition de l'être humain : anéantissement de ce qu'il y avait de plus haut dans l'ordre de la pensée et de plus vibrant dans l'ordre de la sensibilité.

Vers 91-96 : Dans cette strophe charmante et vive, Valéry pense aux joies de ce monde, qui conduisent cependant à la mort.

Vers 96 : «*Le jeu*» est celui des transformations naturelles.

Vers 97 : Le poète rejette l'idéalisme platonicien : la «*grande âme*» (aux aspirations démesurées) ne peut espérer quitter le domaine des «*apparences*» pour accéder au monde des idées pures, qui seraient les seules réalités.

Vers 100 : La pensée, l'activité poétique subsisteront-elles pour l'âme réduite à l'état de vapeur, devenue immatérielle? L'omission archaïque du pronom suggère cet état impalpable.

Vers 101 : Laisse «*suinte*» tout son contenu, même l'âme, même le désir impatient de l'immortalité (vers 102).

Vers 103 : Dans cette strophe satirique, on voit un contraste railleur entre la réalité sensible de la mort et le rêve consolant de l'immortalité. Au vers 108, le «*crâne vide*» semble ricaner sur nos illusions.

Strophes XIX-XXIV : Conscient d'être vivant et soumis au devenir, le poète s'élanche vers la vie et le mouvement.

Vers 109 : Les «*pères profonds*» sont les morts.

Vers 111 : Les morts, insensibles, confondent les pas de ceux qui viennent sur leur tombe et ne sentent pas la morsure des vers (vers 113).

Vers 113 : La dalle du tombeau.

Vers 114 : Ce ver est la conscience qui ronge l'être vivant.

Vers 115 : Ce ver peut être aussi bien l'«*amour*» ou la «*haine*» de soi. Dans «*Variété*», Valéry a écrit : «*À la température de l'intérêt passionné ces deux états sont indiscernables.*»

Vers 119 : Par le rêve, la conscience se mêle même à notre sommeil.

Vers 120 : Éprouver la morsure de la conscience est la meilleure preuve qu'on est vivant. C'est par la saisie de cette conscience qu'on se connaît comme être vivant, en continuel devenir.

Vers 121 : Allusion aux sophistes de Zénon d'Élée (philosophe grec présocratique du Ve siècle avant Jésus-Christ) qui aboutissaient à nier le mouvement et, par suite, la vie. Entre l'arc et le but, la flèche qui vole serait immobile dans chaque fraction du temps divisé à l'infini ; de même Achille poursuivant une tortue ne l'attrape jamais car, chaque fois qu'il avance, la tortue aussi avance un peu et ainsi de suite, si bien qu'il ne peut se trouver au même point qu'elle et ne peut la rejoindre.

Vers 124 : Le son de la flèche, qui est sensation pure, me prouve que je vis, tandis que l'argument de la flèche, qui est idée, ronge ma conscience et m'empêche de vivre.

Vers 126 : Il faut comprendre sans doute que le soleil, dans son immobilité absolue et inaccessible, est analogue à l'argument d'Achille et de la tortue qui fascine et obscurcit l'âme du poète ; il ne pourra se dégager de l'immobilité solaire, comme du sophisme philosophique, que par un mouvement brusque (voir la strophe suivante).

Vers 127 : Sursaut du poète qui repousse la tentation de l'immobilité : il veut vivre dans la durée humaine, où les choses bougent et se succèdent.

Vers 128 : Cette attitude de penseur, dont la méditation extatique tendait vers l'immobilité.

Vers 130 : La mer, tout à l'heure symbole d'immobilité réfléchie, devient élément de vie et d'énergie.

Vers 132 : L'agitation de la mer, qui s'anime, l'encourage à s'élaner vers la vie.

Vers 133 : Dans cette strophe, les images et l'harmonie suggèrent le mouvement de la mer.

Vers 134 : «*Chlamyde*» : manteau grec.

Vers 135 : «*Idoles*» : images (grec «*eïdôlon*»).

Vers 136 : «*Hydre absolue*» : deux sens se superposent : a) eau totalement libre (sens étymologique) ; b) allusion à l'hydre antique dont les têtes renaissaient sans cesse.

Vers 137 : Le serpent qui se mord la queue symbolise à la fois le fini et l'éternel recommencement.

Vers 138 : Rumeur continue, dont l'uniformité «*correspond*» à celle du silence.

Vers 139 : À l'exemple de la mer qui se libère de sa torpeur, et dont l'agitation emplit toute la strophe, le poète refuse de prendre, comme les morts, le parti de l'immuable (voir vers 84) : il opte pour le mouvement, pour une certaine écoute du monde, pour la vie dans «*l'ère successive*».

Vers 140 : «*Mon livre*» : le livre qui pourrait sortir de sa méditation.

Vers 140-141 : L'allitération et l'assonance jouent un grand rôle et, avec le rythme, vouent ces vers à la musique.

Vers 142 : La création poétique est une manifestation de l'option qui vient d'être faite.

Vers 144 : «*Ce toit tranquille*» est un écho du vers 1. Les «focs» (voiles triangulaires à l'avant des bateaux) en s'inclinant au point de toucher presque les flots, donnent l'impression d'oiseaux qui picorent, rappelant les «*colombes*» du vers 1.

En 1920, Jacques Rivière, directeur de "La nouvelle revue française", trouva chez Valéry un «état» du "*Cimetière marin*" et lui demanda de le publier dans sa revue. Bien que l'estimant inachevé, le poète ne le retoucha plus et le fit paraître aussi dans "*Charmes*" dont il est la pièce la plus célèbre comme de toute son oeuvre, même s'il fut d'abord taxé d'hérmétisme. Ce poème est le plus célèbre des poèmes de "*Charmes*".

"Ode secrète"

"Le rameur"

"Palme"

10 «*De sa grâce redoutable*
 Voilant à peine l'éclat,
 Un ange met sur ma table
 Le pain tendre, le lait plat ;
 Il me fait de la paupière
 Le signe d'une prière
 Qui parle à ma vision :
 - Calme, calme, reste calme !
 Connais le poids d'une palme
 Portant sa profusion !
 Pour autant qu'elle se plie
 À l'abondance des biens,
 Sa figure est accomplie,
 Ses fruits lourds sont ses liens.
 Admire comme elle vibre,
 Et comme une lente fibre
 Qui divise le moment,
 Départage sans mystère
20 *L'attirance de la terre*
 Et le poids du firmament !

Ce bel arbitre mobile
 Entre l'ombre et le soleil,
 Simule d'une sibylle
 La sagesse et le sommeil.
 Autour d'une même place
 L'ample palme ne se lasse
 Des appels ni des adieux...
 Qu'elle est noble, qu'elle est tendre !
 Qu'elle est digne de s'attendre
30 *À la seule main des dieux !*

L'or léger qu'elle murmure
 Sonne au simple doigt de l'air,

40 *Et d'une soyeuse armure
Charge l'âme du désert.
Une voix impérissable
Qu'elle rend au vent de sable
Qui l'arrose de ses grains,
À soi-même sert d'oracle,
Et se flatte du miracle
Que se chantent les chagrins.*

50 *Cependant qu'elle s'ignore
Entre le sable et le ciel,
Chaque jour qui luit encore
Lui compose un peu de miel.
Sa douceur est mesurée
Par la divine durée
Qui ne compte pas les jours,
Mais bien qui les dissimule
Dans un suc où s'accumule
Tout l'arôme des amours.*

60 *Parfois si l'on désespère,
Si l'adorable rigueur
Malgré tes larmes n'opère
Que sous ombre de langueur,
N'accuse pas d'être avare
Une Sage qui prépare
Tant d'or et d'autorité :
Par la sève solennelle
Une espérance éternelle
Monte à la maturité !*

70 *Ces jours qui te semblent vides
Et perdus pour l'univers
Ont des racines avides
Qui travaillent les déserts.
La substance chevelue
Par les ténèbres élue
Ne peut s'arrêter jamais
Jusqu'aux entrailles du monde,
De poursuivre l'eau profonde
Que demandent les sommets.*

80 *Patience, patience,
Patience dans l'azur !
Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr !
Viendra l'heureuse surprise :
Une colombe, la brise,
L'ébranlement le plus doux,
Une femme qui s'appuie,
Feront tomber cette pluie
Où l'on se jette à genoux !*

*Qu'un peuple à présent s'écroule,
 Palme !... irrésistiblement !
 Dans la poudre qu'il se roule
 Sur les fruits du firmament !
 Tu n'as pas perdu ces heures
 Si légère tu demeures
 Après ces beaux abandons ;
 Pareille à celui qui pense
 Et dont l'âme se dépense
 À s'accroître de ses dons !»*

Commentaire

“Aurore” et “Palme” sont le même poème dédoublé. “Palme” équilibrerait “Ébauche d'un serpent”. Ce poème sur lequel se terminent “Charmes”, qui représente l'achèvement de l'œuvre lentement mûrie, fait sur la page, comme en son ordre l'architecture du “Cantique des colonnes”, une ascension souple, aisée, musicale, fluide en l'or du rythme ainsi qu'en la lumière du désert, une représentation visuelle d'une palme parfaite qui croît, et qui nous mène au plus pur d'un fruit, au plus fin du plaisir poétique.

Il y reprit la stance de vers de sept syllabes, plus aérée et plus liquide que la stance d'octosyllabes, et qui paraît l'ordre ionique de l'ode, qu'il choisit pour épouser ces états de fluidité et de candide lumière où la poésie, comme une main comblée, épouse les courbes dociles et consentantes de la nature. Éclatent triomphalement, comme en une fin de symphonie, les thèmes essayés dans “Aurore”.

Du “Platane”, qui commence à peu près “Charmes”, à “Palme”, qui les termine, on imagine que la nature végétale (prise pour figure de toute la nature) a été comme filtrée par l'épaisseur des poèmes. Là-bas mystère sourcilieux et rebelle, ici réalité ameublie, humanisée par le travail poétique. Dans “Palme” prend conscience de lui le monde construit par le poète, œuvre de sa technique propre, ou plutôt équilibre parfait entre la vie et la technique.

*« Pour autant qu'elle se plie
 À l'abondance de ses biens,
 Sa figure est accomplie,
 Ses fruits lourds sont ses biens.
 Admire comme elle vibre,
 Et, comme une lente fibre
 Qui divise le moment,
 Départage sans mystère
 L'attirance de la terre
 Et le poids du firmament. »*

La durée, d'abord scandale de la vie, ne fait maintenant plus qu'un avec la vie, et la poésie, dans sa chair serrée et sa technique exacte, ne fait qu'un avec la durée et en même temps qu'elle équilibre “Le platane”, “Palme” équilibre “Ébauche d'un serpent”. L'arbre de la connaissance autour duquel était enroulé le Serpent, néant en face de l'être, mais néant industriel, technique, finissait par exalter jusqu'à l'être la toute-puissance du néant. Voici dans “Palme” cet être formé, réussi, purifié de ce néant, l'effort converti en possession, et le hasard qui, par le tournant ambigu et délicieux de la poésie, est devenu chance.

*« Patience, patience,
 Patience dans l'azur !
 Chaque atome de silence
 Est la chance d'un fruit mûr !
 Viendra l'heureuse surprise,
 Une colombe, la brise,
 L'ébranlement le plus doux,*

*Feront tomber cette pluie
Où l'on se jette à genoux !...»*

Ce poème est une sorte de parabole qui dit le lent mûrissement de l'oeuvre d'art. Image à la fois méridionale, biblique et gréco-romaine, très caractéristique des «inspirations méditerranéennes» de Valéry, la palme, qui attend, dans l'azur, avec une patience inlassable, la chute de ses fruits enfin parvenus à leur maturité, nous dit à quel prix se conquiert la perfection du chef-d'oeuvre : labeur persévérant, lente maturation, attente calme et confiante des circonstances favorables. La palme, récompense du triomphateur, représente aussi l'espérance de l'artiste au moment où il met le point final au recueil de "*Charmes*". Ces vers terminent en effet l'ouvrage : dédiés «à *Yeannie*» (Mme Paul Valéry), ils constituent l'hommage du poète à l'épouse qui a su favoriser sa création littéraire, en même temps qu'ils rappellent, comme une ultime profession de foi, la poétique de Valéry. L'heptasyllabe confère au poème sa fluidité impaire.

Vers 1 : Cette «*grâce*» féminine est «*redoutable*» parce qu'elle risquerait de troubler la création poétique, sinon de détourner le poète de son effort créateur.

Vers 3 : L'«*ange*» est la femme du poète qui lui sert son petit déjeuner, alors qu'il a déjà travaillé (Valéry avait l'habitude de se lever vers 5 heures du matin et écrivait ou réfléchissait jusqu'à ce que sa famille soit réveillée. Puis l'ange prodigue apaisements et encouragements.

Vers 10 : La palme étant une palme de palmier-dattier, symbole antique de la fécondité, offre une «*profusion*» de fruits. Par cette image, la femme du poète l'invite à ne pas s'énerver devant les difficultés de l'oeuvre à accomplir, dont la maturation aura le caractère lent, mais fatal, des éclosions naturelles.

Vers 13 : Sa forme est parfaite.

Vers 14 : Le poids des fruits maintient la palme dans sa courbure. Ils la rattachent à la terre.

Vers 16 : «*Lente*» (du latin «*lentus*») signifie «*souple*».

Vers 17 : La palme «*divise le moment*» parce que son balancement est comme le pendule qui mesure le temps.

Vers 20 : La palme paraît être attirée tour à tour vers la terre et vers le ciel.

Vers 24 : Les oracles d'une sibylle semblent un mélange de «*sagesse*» et d'extase venues du rêve («*sommeil*») dans lequel elle les rendait.

Vers 30 : La palme divine est la récompense des triomphateurs.

Vers 31 : Cet «*or léger qu'elle murmure*» est à la fois la vibration lumineuse et le bruissement de la palme dans le vent.

Vers 34 : «*La légèreté même du son qui émane de la palme quand elle se meut dans la brise couvrira ce désert d'une séduisante armure de soie*» (J.R. Lawler).

Vers 40 : Il s'explique par une correspondance entre le chant du poète (sa «*plainte*») et le chant de la palme qui sera sa récompense. «*Le chant est celui de la certitude d'une fructification prochaine qui donne sens et beauté à l'affliction présente.*» (J.R. Lawler).

Vers 41 : Elle ignore la nature exacte de ce qu'elle va produire.

Vers 44 : Le «*miel*» est la substance sucrée des fruits mûrs.

Vers 50 : Le temps de la maturation n'est pas le temps qui passe, mais accumulation de sève vitale.

Vers 51 : «*On*» désigne le poète.

Vers 52 : L'«*adorable rigueur*» est celle des contraintes formelles et de la lucidité de l'intellect.

Vers 54 : Comme les fruits, les chefs-d'oeuvre sont le produit d'une lente maturation, qui leur assure l'éternité (vers 59).

Vers 56 : «*Une Sage*» rappelle «*adorable rigueur*».

Vers 59 : «*La sève solennelle*» ne monte qu'une fois l'an.

Vers 61-64 : L'image de la palme et celle du poète qui mûrit lentement son oeuvre se rejoignent.

Vers 65 : «*La substance chevelue*», ce sont les racines.

Vers 70 : «*Les sommets*» sont ceux des arbres. Toute la strophe évoque, par correspondance, la genèse de l'oeuvre d'art.

Vers 72 : La palme se détache sur l'azur du ciel.

Vers 76-78 : Ce sont des circonstances, en apparence fortuites, qui feront tomber les fruits (= l'oeuvre poétique accomplie), mais c'est en réalité la lente maturation (= «*patience*» du poète) qui a été féconde..

Vers 79 : C'est une pluie de fruits mûrs, qu'un rien suffit à précipiter.

Vers 81 : Le «*peuple*» est la foule des admirateurs qui tombent à genoux (voir vers 80).

Vers 84 : «*Les fruits du firmament*» sont les dattes et, symboliquement, les poèmes.

Vers 90 : De même que l'arbre se sent allégé et non appauvri par la perte de ses fruits, de même le poète s'enrichit des oeuvres qu'il abandonne au public. Ce thème était cher à Valéry.

Commentaire sur le recueil

Les quatre premiers poèmes racontent la lutte de l'âme, du moins d'un principe spirituel, vis-à-vis de l'obstacle, pour s'en arracher («*Aurore*»), pour s'en plaindre («*Le platane*»), pour le dominer («*Air de Sémiramis*»), enfin pour l'utiliser («*Cantique des colonnes*»).

Si l'on est autorisé dans la première partie du recueil, par la succession même des poèmes, à voir les gains graduels d'une force libérée, la deuxième partie montre les mouvements et la grâce de cette liberté. Néanmoins, jusqu'à présent, l'activité créatrice n'a porté que es idées non formulées; le récit de ses labeurs commence avec «*La Pythie*». Dans la conquête de l'expression, elle retrouve son obstacle, son ennemi, sa propre impuissance, symbolisée dans l'inertie et le désir de son corps. La victoire lui reste finalement et l'âme se doue de paroles

Certes, il y a quelque impiété à ne justifier ici que la fonction du poème dans la chaîne significative de «*Charmes*» : qu'on l'écoute du point de vue du mètre et du rythme, du point de vue musical, grec ou poétique ou de la combinaison orchestrale de ces multiples effets, rien ne d la beauté de ces octosyllabes. Tout, dans le chant qui s'élève, dans le travail délicat du langage, n'est pas obtenu de la même façon. «*Il y a des vers qu'on trouve. Les autres, on les fait.* » confia Valéry. Est-ce abuser du texte que de voir, dans «*Le sylphe*», le vers donné, dans «*L'insinuant*», le vers qu'il faut composer? «*La fausse morte*», celle en qui revient la vie, c'est l'oeuvre inachevée, dont la pensée harcèle le poète et l'oblige.

Le lien entre l'«*Album de vers anciens*» et ce recueil est le personnage de Narcisse, qui revient dans toute l'oeuvre et personnifie le poète. Les principaux actes de ce «*drame*» correspondraient aux étapes de l'itinéraire parcouru par l'auteur dans son effort de connaissance : Les espérances (voir «*Cantique des colonnes*») - L'attente (voir «*Les pas*») - La tentation de la conscience (voir «*Fragments du Narcisse*» - «*La Pythie*») - Les mirages - La tentation de la science (voir «*Ébauche d'un serpent*») - La méditation (voir «*Les grenades*» - «*Le vin perdu*») - La tentation de la vie (voir «*Le cimetière marin*») - L'effort - La victoire sur la durée (voir «*Palme*»).

Ces poèmes retraçant le drame de l'intelligence sont eux-mêmes, comme le voulait Valéry, «*une fête de l'intellect*». Le climat est ici moins «*musical*» et plus intellectuel que dans «*La jeune Parque*». L'esprit se trouve stimulé par le jeu des symboles et la subtilité des analyses ; il est tenu en éveil par les surprises d'un vocabulaire raffiné, parfois archaïque ou retrempé à ses sources étymologiques ; il doit se défendre d'être dérouté par les flottements entre le concret et l'abstrait ou par les suggestions analogiques.

Pourtant, cette poésie intellectuelle évite l'écueil de l'abstraction et de la sécheresse. Chez Valéry, l'analyste de la vie intérieure se double d'un poète sensible à toutes les sollicitations du monde extérieur, et doué d'une imagination visuelle, auditive, tactile, infiniment riche. La poésie de ce Méditerranéen nous séduit par le sens de la lumière (voir «*Cantique des colonnes*»), du mystère (voir «*Fragments du Narcisse*»), ou par de radieuses évocations de la mer «*toujours recommencée*» (voir «*Le cimetière marin*») ; elle est apte à nous rendre présente l'exaltation désordonnée de la Pythie comme à nous faire écouter l'approche à peine perceptible des pas (voir «*Les pas*»), à évoquer la savoureuse plénitude des grenades entrouvertes comme à suggérer le vin qui s'évanouit dans l'eau, «*rose fumée*» («*Les grenades*»).

Cette fête des sens ajoute sa magie à «*la fête de l'intellect*». Mais, connaissant le rôle mystérieux des «*effets latéraux*» dans «*un art à plusieurs dimensions*» (termes qu'il employa dans "*Le retour de Hollande*"), Valéry fit appel à tous les prestiges de ce «*langage dans le langage*» qui a le pouvoir d'éveiller en nous «*l'univers poétique*». Il usa des ressources de la versification avec une extrême souplesse et soumit le lecteur à la suggestion des rythmes, des rimes, des allitérations, des assonances et des modulations harmonieuses du vers. À ce degré de perfection, sa poésie tient de l'incantation magique, ce qui justifie le titre de "*Charmes*".

Dès 1927, Émilie Noulet crut déceler dans le recueil le drame de la création intellectuelle ou artistique, de sa genèse à son accomplissement, et attribuait à chaque poème une fonction allégorique. Mais bien des pièces courtes (comme "*La dormeuse*", "*La fausse morte*", "*Intérieur*"), dans leur grâce précieuse et glante, se satisfont d'un sens unique, tandis que d'autres (comme "*L'abeille*", "*Les pas*", "*Les grenades*", "*Le vin perdu*", "*Ode secrète*") sont des matrices de sens infiniment accueillantes à toutes les interprétations symboliques. Entre ces deux pôles (rhétorique et poétique, pour le dire brièvement) se situent les autres poèmes, où s'expriment musicalement une esthétique et une philosophie. Les quatre premiers poèmes racontent la lutte de l'âme, du moins d'un principe spirituel, vis-à-vis de l'obstacle, pour s'en arracher ("*Aurore*"), pour s'en plaindre ("*Le platane*"), pour le dominer ("*Air de Sémiramis*"), enfin pour l'utiliser ("*Cantique des colonnes*"). L'âme enfin libérée se regarde et s'aime ; son premier spectacle et son premier amour, c'est elle-même, d'où la place ici des "*Fragments du Narcisse*". Dès que l'âme sent sa force libre, elle la désire utilisée et dirigée : «*J'ai grand besoin d'un prompt tourment.*» Et dans "*L'abeille*", elle invoque la pensée, tourment humain par excellence, la pensée qui engendre la pensée. Maintenant, sûre de son essence, l'âme comprend qu'elle est esprit, et, dans sa certitude, jouit trop avidement de son bien. Mais sa démesure est punie :

«*Ô ma mère Intelligence,
De qui la douceur coulait
Quelle est cette négligence
Qui laisse tarir son lait?*»

L'âme ne connaît pas longtemps le jeu gratuit de penser. Sa «*mère Intelligence*» lui réserve des dons plus rares : une à une, dans le silence, elle lui envoie des paroles rythmées comme des «*pas*» :

«*Car j'ai vécu de vous attendre
Et mon cœur n'étaient que vos pas.*»

Cependant le monde déroule aux yeux du poète sa bande colorée à laquelle "*La ceinture*" relie son solitaire esprit. Et, devant la beauté de l'univers à l'heure qui défait les contours, il ne trouve que lui-même :

«*Absent, présent... Je suis bien seul,
Et sombre, ô suave linceul !*»

L'âme, qui pourtant a entendu «*les pas*» se laisse distraire par le spectacle extérieur, tandis que, incréée, l'œuvre attend : c'est ce qu'on trouve dans "*La dormeuse*".

Si l'on est autorisé dans la première partie du recueil, par la succession même des poèmes, à voir les gains graduels d'une force libérée, la deuxième partie montre les mouvements et la grâce de cette liberté. Néanmoins, jusqu'à présent, l'activité créatrice n'a porté que des idées non formulées ; le récit de ses labeurs commence avec "*La pythie*". Dans la conquête de l'expression, elle retrouve son obstacle, son ennemi, sa propre impuissance, symbolisée dans l'inertie et le désir de son corps. La victoire lui reste finalement et l'âme se doue de paroles : «*Honneur des hommes, saint Langage...*»

Certes, il y a quelque impiété à ne justifier ici que la fonction du poème dans la chaîne significative de "*Charmes*" : qu'on l'écoute du point de vue du mètre et du rythme, du point de vue musical, grec ou poétique ou de la combinaison orchestrale de ces multiples effets, rien ne dépasse la beauté de ces octosyllabes. Toutefois, dans le chant qui s'élève, dans le travail délicat du langage, tout n'est pas obtenu de la même façon. Valéry a confié : «*Il y a des vers qu'on trouve. Les autres, on les fait.*» Est-ce abuser du texte que de voir, dans "*Le sylphe*", le vers donné, dans "*L'insinuant*", le vers qu'il faut composer? "*La fausse morte*", celle en qui revient la vie, c'est l'œuvre inachevée, dont la pensée harcèle le poète et l'oblige aux affres des créations recommencées.

Dans la tétralogie suivante, au travail du hasard, au travail inspiré et qui n'a pas abouti, succède le travail systématique l'intuition se transforme en connaissance : c'est le sujet du long et admirable

poème “*Ébauche d'un serpent*” où se lit cette extraordinaire apostrophe au soleil, complice de l'esprit du mal, parce qu'il donne aspect au néant. À la connaissance est liée la méthode, et la méthode dépend d'une configuration mentale : la voici rendue palpable et visible dans “*Les grenades*”, poème où l'idée devenue sensation se fait savoureuse, juteuse comme un fruit.

Dans ce cerveau préparé, le projet se diffuse, se disperse et l'enivre, c'est “*Le vin perdu*”. Puis l'imagination s'empare du projet et propose à la pensée le truchemen des images : c'est “*Intérieur*”. “*Le cimetière marin*” trouve tout naturellement sa place dans cette évolution. Calme de la mer et calme de la vie intérieure : dans ce double silence monte la pensée qui cherche à exister dans un poème qui fixe ce moment, «*Entre le vide et l'événement pur*», où le poème est né, pas encore terminé, cette phase inavouée du travail poétique que se disputent tour à tour les forces divergentes de l'esprit et l'instinct de dispersion. L'instinct, momentanément, l'emporte et disperse le beau travail comme la tempête rompt la vague.

Après cette lutte inconnue, le poète triomphant est son propre Pindare et se décerne la gloire intime d'une “*Ode secrète*”. Ce qu'il glorifie en lui, c'est “*Le rameur*” dont la dureté glisse sa barque au mépris des charmes qui l'entourent, «*penché contre un grand fleuve*».

Enfin, dressée sur le piédestal des autres poèmes, voici l'image de l'œuvre accomplie, “*Palme*”, apaisement des luttes, bénéfique des travaux obscurs, accord du pouvoir créateur et des forces contraires. L'âme a donné son fruit. C'est le seul poème qui existe seul, car il est l'aboutissement des autres et répond au premier. Si le recueil s'ouvre sur une aurore quand la raison s'éveille, il se ferme sur le spectacle de la tâche terminée et parfaite.

Telle est l'architecture savante et simple de “*Charmes*”. Le recueil apparaît ainsi comme l'histoire du poème, celle de l'énergie créatrice en action, thème apparenté à la ligne générale de la pensée valérienne, en ce qu'il rend compte d'un labeur confus, mené jusqu'à l'acte conscient. À la fois objet et sujet de méditation, le poète s'est acharné, dans l'enfantement du poème, à arrêter, à saisir, à élucider le fugace, l'instantané et les états intermédiaires desquels nous sommes ordinairement distraits ou dont nous nous plaisons à exagérer le mystère. Chacun des poèmes est, successivement, un moment mystérieux, et une étape de leur création progressive, halte instable d'un projet continu.

“*Charmes*” parut en plaquette à “*La nouvelle revue française*” en 1922. Le recueil consacra définitivement comme l'un des plus grands poètes de son temps Valéry qui considéra cependant que son oeuvre poétique s'arrêterait là.

En 1926, deux éditions différentes parurent chez Gallimard : l'une sous le titre de “*Charmes*”, l'autre sous le titre “*Charmes, nouvelle édition revue*”. Elles comportaient des variantes et des modifications typographiques et proposaient une organisation différente des poèmes.

En 1928, parut une nouvelle édition intitulée “*Charmes, poèmes de Paul Valéry, commentés par Alain*” qui célébra en ce poète-philosophe «notre Lucrèce». L'auteur ajouta une préface. Gustave Cohen l'invita à venir en Sorbonne «disséquer» ses vers.

En 1929, l'édition des “*Poésies*” de Valéry regroupait “*Album de vers anciens*”, “*La jeune Parque*” et “*Charmes*”, ce dernier recueil n'y comprenant plus que vingt et un poèmes, “*Air de Sémiramis*” ayant été replacé dans l’“*Album de vers anciens*” auquel il appartenait dès l'édition de 1920.

En 1929, Valéry donna ses propres “*Commentaires de “Charmes”*”, où il proclama : «*Un beau vers renaît indéfiniment de ses cendres*».

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)